

P'on puisse enfin lire avec profit les bons auteurs de tous les partis, se plaçant, pour ainsi dire, au point de vue qui convient le mieux à chacun. Un défaut dans la plupart de nos ouvrages de médecine, même très-modernes, c'est d'y blâmer, souvent avec beaucoup trop d'aigreur, les opinions de plusieurs médecins qui ne professent pas la même doctrine. Ils peuvent, sans doute, s'être quelquefois trompés sur des points essentiels, mais leurs productions n'en sont pas moins estimables sous d'autres rapports. Les écrits composés d'après les principes exclusifs du solidisme rendraient-ils donc inutiles ceux dans lesquels se trouvent développés des documens empruntés de la pathologie humorale ? Les meilleurs principes, les faits les mieux prouvés ne sont-ils pas rejetés quelquefois avec une légèreté dont les conséquences pratiques ne peuvent être que fâcheuses ? Quelques praticiens n'ont-ils pas voulu proscrire la doctrine des crises, comme erronée<sup>!</sup>, comme étant un vestige des idées superstitieuses émises par plusieurs philosophes et médecins de l'antiquité ? Les crises ne sont pas toujours, à la vérité, apparentes, sur-tout dans les fièvres adynamiques ; elles ne sont pas toujours favorables dans plusieurs maladies ; mais avec un œil attentif et exercé, on peut en saisir les nuances, et se mettre à même d'asseoir, à cet égard, un jugement sain.

Quelques praticiens, imbus de l'idée que la sur-

abondance de la bile et les impuretés gastriques sont les seules causes essentielles d'un grand nombre de maladies, ont peut-être placé une trop grande confiance dans l'emploi des émétiques et des purgatifs. D'autres, redoutant la pléthore, ont abusé de la saignée et des calmans. La méthode stimulante, employée inconsidérément dans tous les cas de faiblesse, ne produit que trop souvent les plus fâcheux effets.

L'existence d'accidens, soit spasmodiques, soit adynamiques, isolés, ou compliqués d'une disposition à la pléthore, d'un état de dissolution dans les humeurs, et dont le dernier degré est une véritable colliquation, doit sans doute former des classes, des genres, des espèces et des variétés de maladies; mais on trouve cependant, dans plusieurs ouvrages de médecine, des divisions purement scolastiques, et qu'on a eu raison de bannir tout-à-fait de l'enseignement de la pathologie. On a senti l'inutilité de s'arrêter à des considérations générales sur les maladies de la fibre simple, soit dans l'état de rigidité, soit dans celui de fixité.

On a dû également rejeter, comme principes de classification, toutes considérations qui n'avaient trait qu'au développement d'un acide ou d'un alcali dans les humeurs, et à cet état de viscosité qui ne peut jamais suffisamment caractériser aucune espèce de maladies particulières. On a pu aussi se plaindre que, dans beaucoup d'ouvrages de pathologie, on

employait d'une manière généralement trop vague la dénomination d'acrimonie, quoiqu'il soit vrai de dire que dans les affections cutanées, soit psoriques, soit dartreuses, soit scrophuleuses, dans le cancer, etc., il existe une matière virulente, dont la nature, à la vérité inconnue, se manifeste néanmoins à nous par des effets bien décidément corrosifs.

Les principes philosophiques que nous avons développés dans la première partie de cet Essai, ne peuvent plus nous être ici d'une utilité aussi directe que dans l'examen des premiers élémens de la science. Ces principes philosophiques doivent être regardés, en quelque sorte, comme les fondations de l'édifice; quoique cachées et soustraites à nos regards, elles n'en sont pas moins des parties vraiment essentielles.

Quant aux idées fondamentales, empruntées des sciences accessoires, elles paraîtront certainement, à beaucoup d'égards, incomplètes et de peu de valeur pour la pratique, si l'on base uniquement sur les conséquences qu'on est en droit d'en déduire les principes d'une méthode pathologique d'enseignement. Cependant il est de fait que les différentes espèces d'acrimonies qu'on admet dans plusieurs écrits recommandables d'ailleurs, désignent un état réel, un phénomène morbifique, dont les effets constans sont avérés, et dont on rencontre journellement beaucoup d'exemples.

## CHAPITRE II.

*Méthodes nosologiques.*

DANS les différentes branches de l'histoire naturelle, on retirait déjà depuis long-tems un très-grand avantage des classifications méthodiques qu'on y avait adoptées. Sauvages en fut frappé ; il conçut l'heureuse idée d'appliquer la même méthode à la nosologie, et de ranger les maladies en classes, genres et espèces. Cette première tentative, quoique faite d'après un plan qui est sujet à plusieurs objections, quoiqu'inexacte et incorrecte dans les détails de l'exécution, n'en fut cependant pas moins très-utile et très-avantageuse pour l'art de guérir. Des médecins distingués suivirent la même marche, et donnèrent des nomenclatures nosologiques différentes, sous plusieurs rapports, de celles de Sauvages. Le célèbre Cullen modifia et perfectionna les méthodes de ses prédécesseurs. Selle publia sa pyrétologie ; et tous les bons médecins furent alors bien convaincus de l'avantage qui doit résulter, dans la pratique, d'avoir une bonne nosologie.

Le professeur Pinel, pénétré de cette impor-

tante vérité, s'en occupa sans relâche pendant plusieurs années. Nous devons à son expérience, à ses savantes recherches, et à sa sagacité, la nosographie médicale la plus complète et la plus soignée qui ait paru. Au niveau de toutes les connaissances actuelles, cet ouvrage est infiniment précieux et utile dans la pratique. Celui qui ne sait pas encore doit le lire et le relire sans cesse pour y apprendre l'art de bien observer, c'est-à-dire d'observer avec ordre, l'art de caractériser les maladies, de les distinguer les unes des autres, et de se familiariser avec les méthodes de traitement les mieux accréditées. Celui qui sait déjà doit les consulter souvent pour y apprendre encore, pour y puiser de nouvelles lumières, en comparant les observations qui lui sont personnelles avec celles dont l'auteur a enrichi son ouvrage. MM. Richerand, Sabatier, Pelletan, Boyer, Lèveillé, etc., ont rendu à la chirurgie, cette branche indispensable de l'art de guérir, un service non moins important : leurs savans écrits sont entre les mains de tous les praticiens.

En comparant les différentes nosologies médicales connues, et qui sont les plus estimées, on s'aperçoit bientôt que l'ordre de rédaction varie selon les principes ou selon les idées systématiques de chaque auteur ; mais on y reconnaît facilement tous les élémens qui se rapportent à la classification dont nous nous occupions tout à l'heur

et qui se trouve basée sur les altérations primitives et essentielles des systèmes *sensitif, égestif, nutritif et intellectuel*.

Il faut avouer que plus on étudie les lois de l'économie animale dans les phénomènes physiologiques et pathologiques de la vie, plus on reconnaît combien il est difficile de séparer, d'une manière précise et tranchée, les faits qui appartiennent à l'un ou à l'autre de ces systèmes.

Je ne puis quitter cet objet sans parler d'une nouvelle méthode de classification proposée par M. Bérard, et à laquelle il a cru devoir donner le nom de *naturisme* (1). L'auteur ne la fonde pas sur le siège des maladies, avec Lieutaud et Pinel; ni sur les causes, avec Celse et tous les Galénistes; ni sur les symptômes, avec de Sauvages; mais sur le traitement: et, pour donner plus de fixité à la base de sa nouvelle nomenclature, il s'en tient au traitement naturel, c'est-à-dire à celui qui est fait à l'imitation de la nature, et qui tend à favoriser les crises.

« Si nous embrassons d'un coup-d'œil, dit M. Bérard, les nombreuses crises qui s'offrent dans la pratique, nous verrons que, toutes variées qu'elles paraissent, elles ne tendent qu'à remplir trois indications: augmenter les forces quand

---

1. Journal génér. de Médecine, l. 41, p. 301.

» elles sont affaiblies ; les diminuer quand elles sont  
 » excessives ; évacuer ou altérer une matière mor-  
 » bifique ; voilà quels sont et quels peuvent être  
 » les effets des crises. Notre division nosologique  
 » remplit l'idée qu'Hippocrate se faisait de la mé-  
 » decine , quand il disait qu'elle ne consistait qu'à  
 » retrancher , augmenter et évacuer ; on peut dire ,  
 » il me semble , qu'elle est la nosologie des indi-  
 » cations , puisqu'elle montre à la fois le mal et  
 » le remède. » Suivons l'auteur dans les détails  
 intéressans de sa méthode.

« Dans la première classe , je range , ajoute t-il ,  
 » toutes les maladies que la nature guérit par l'é-  
 » puisement des forces : les hémorrhagies , les  
 » suppurations , les résolutions , les sueurs , les  
 » spasmes , qui amènent le relâchement , etc. ,  
 » remplissent cette indication. Là viennent se ran-  
 » ger d'elles-mêmes la fièvre inflammatoire , les  
 » inflammations aiguës , les hémorrhagies actives ,  
 » les anévrismes actifs , pour les maladies du sys-  
 » tème sanguin , toutes les névroses toniques ou  
 » actives , pour celles du système nerveux.

» Dans la seconde classe , je range les maladies  
 » dans lesquelles il y a faiblesse , et que la nature  
 » ne guérit qu'en fortifiant. Les inflammations  
 » chroniques , sur-tout les muqueuses , les ménor-  
 » rhées , les anévrismes passifs , composent le pre-  
 » mier ordre ; et toutes les maladies nerveuses ato-  
 » niques , le second.

» Dans la troisième classe doivent être comprises  
 » toutes les maladies qui consistent dans une ma-  
 » tière qu'il faut évacuer. Le premier genre est  
 » composé des maladies saburales, bilieuses, pitui-  
 » teuses, vermineuses. Le second, des maladies  
 » dans lesquelles un virus est porté à la peau : telles  
 » sont la gale, les dartres, la petite vérole, la  
 » rougeole, la peste, etc. Dans le troisième genre  
 » sont les maladies lymphatiques : la syphilis, les  
 » scrofules, le rachitis. Dans le quatrième, les  
 » obstructions, dont la graisse peut être regardée  
 » comme la cause matérielle. Dans le cinquième,  
 » les maladies dépendantes d'un principe terreux,  
 » telles que le calcul et la goutte. Enfin, dans le  
 » sixième, les maladies dans lesquelles il y a un  
 » poison qu'on n'évacue pas, mais qu'on détruit  
 » ou qu'on *altère*. La fièvre putride et le scorbut  
 » appartiennent à ce genre.

» La quatrième classe renfermerait les maladies  
 » chirurgicales, et qui sont spécialement dues à  
 » des lésions physiques.

» De ces maladies simples, telles que nous ve-  
 » nons de les présenter, se forment les maladies  
 » composées : en effet, nos trois grandes divisions  
 » peuvent être considérées comme constituant, par  
 » leur réunion et leur complication diverses, toutes  
 » les maladies possibles. »

Les maladies du système nerveux se compliquent  
 souvent avec celles du système sanguin, et il en

est de même pour les autres classes. Les maladies du système gastrique sont celles qui sont le plus susceptibles de complication. Aussi voit-on les maladies saburrales, bilienses, pituiteuses, vermineuses, se combiner avec toutes les phlegmasies, et présenter des accidens nerveux ; il n'est pas même rare de rencontrer des hémorrhagies bilieuses.

C'est d'après les principes que nous venons d'exposer que M. Bérard établit sa classification thérapeutique. Il reconnaît trois grandes classes de médicamens, savoir : les *calmans*, les *toniques* et les *évacuans*.

Tout le monde convient qu'une nosologie fondée sur des principes chimiques est réellement inadmissible en médecine. La seule classification méthodique qui soit à notre portée, et qui puisse dès lors nous être constamment utile, se fonde sur des propriétés physiques toujours accessibles à nos sens ; propriétés à la vérité du second ordre, mais auxquelles il nous est par cela même possible et facile d'atteindre.

Lorsque nous parlons du sang, de la bile, de la pituite, nous pouvons avoir sur ces humeurs des connaissances chimiques plus exactes que celles des anciens ; mais, sous le rapport médical, nous sommes réduits à admirer la précision et l'exactitude avec lesquelles ils nous ont tracé les ravages que la surabondance, le défaut proportionnel, ou

les altérations sensibles de ces humeurs occasionnent dans beaucoup de maladies. La médecine hippocratique mérite donc encore toute notre admiration, toute notre confiance ; elle peut donc encore nous servir de modèle dans le traitement des maladies aiguës où la nature nous laisse mieux entrevoir l'ordre et la succession des mouvemens vitaux , où elle nous laisse mieux apprécier l'étendue et l'énergie de ses ressources.

Toutes les propriétés dépendantes de la sensibilité et de l'irritabilité sont regardées, avec juste raison, comme les véritables élémens de l'activité vitale. Aussi Brown, sans s'éloigner autant qu'on le croirait des idées d'Hoffmann et de Cullen, n'a basé sa théorie médicale que sur l'état sthénique ou asthénique des forces qui sont le résultat de cette activité vitale ; mais tout le monde sait à combien d'objections cette théorie se trouve sujette dans la pratique ; elle est réellement inexacte, parce qu'elle semble exclure, comme cause de maladies, toutes les anomalies qui dépendent essentiellement de la force reproductrice et du mode relatif d'affinité entre les parties constituantes de nos organes ; elle est vicieuse, parce qu'elle rejette, comme primitives, toutes les altérations qui ont lieu dans les humeurs, et qui forment la classe nombreuse de cachexies.

Il est impossible, comme nous avons déjà eu occasion de le remarquer, d'adopter en médecine

une méthode exclusive. On ne peut jamais isoler l'action des solides de celle des fluides, et *vive versa*. Aussi, dans l'examen d'une affection morbifique quelconque, se trouve-t-on obligé de considérer quels sont les symptômes nerveux et cachectiques qui s'y développent.

---

## CHAPITRE III.

*Pyrexies.*

DANS les pyrexies ou maladies fébriles, sur lesquelles on a déjà tant écrit, et qui se présentent si souvent dans la pratique, il n'est pas toujours aussi facile qu'on le croirait de distinguer les symptômes qui nous aident à les rapporter, très-précisément, à tel ou tel ordre de classification. On peut, lorsqu'on n'y donne pas une attention suffisante, se méprendre sur le caractère spécifique qui, en les différenciant, sert à nous indiquer, avec avantage, le mode de traitement qui convient à chacune.

Il y a nécessairement des fièvres de divers ordres, selon que les phénomènes qui s'y manifestent dépendent des formes *dynamiques* ou *plastiques*: le plus souvent d'une combinaison des deux.

Parmi les fièvres du premier ordre, c'est-à-dire les fièvres dynamiques, on peut ranger les fièvres d'irritation, les fièvres inflammatoires, les fièvres catarrhales, rhumatismales, et la synoque non putride; les fièvres du deuxième ordre, c'est-à-dire

les fièvres plastiques, sont les fièvres qu'on pourrait appeler cachectiques, et parmi lesquelles on doit ranger la fièvre putride, les fièvres exanthématiques et contagieuses. Les fièvres hectiques, et sur-tout les fièvres lentes nerveuses, appartiennent également à cet ordre.

Plusieurs médecins donnent souvent, dans bien des cas, des noms tout-à-fait différens aux mêmes maladies; cette diversité d'opinions, quand il n'y a aucun motif d'amour-propre ou d'entêtement qui puisse y donner lieu, n'est assez ordinairement qu'apparente; et elle ne s'éloigne guère essentiellement du même but, pourvu qu'on puisse s'accorder de part et d'autre sur la stricte signification des mots.

En effet, presque toutes les discussions scientifiques viennent le plus souvent de ce que l'on ne s'entend pas; il devient même par fois absolument impossible de se faire comprendre, et cela parce que les mêmes termes ne sont pas toujours pris dans la même acception par les différens partis. On peut très-bien raisonner de part et d'autre, mais, en suivant des routes divergentes, il n'est plus possible de se rencontrer; rien ne s'éclaircit, et chacun reste dès-lors dans son sentiment.

Tout le monde connaît l'anecdote du célèbre Zimmermann qui, dans une conversation avec Frédéric II, roi de Prusse, se trouva très-embarrassé de définir la fièvre. Cela doit nous faire croire

que si l'on demandait séparément à plusieurs médecins la définition de la fièvre, chacun en donnerait probablement une tout-à-fait différente. Aurait-on le droit d'en conclure que les médecins ne sont pas d'accord sur ce qu'ils doivent entendre par fièvre ? Cette difficulté de la définir vient de ce que le terme de fièvre est, comme ceux de grandeur, de rondeur, etc., un terme abstrait, un substantif métaphysique qui ne désigne pas un être existant par lui-même, mais seulement une propriété, une modification, une réunion d'attributs qui appartiennent à plusieurs.

L'état de mal-être et l'altération du pouls sont des symptômes communs à toutes les fièvres, mais ces symptômes n'en désignent strictement aucune en particulier. Nous ne pouvons donc avoir une idée claire et distincte du mot fièvre, qu'en y joignant un terme qui en spécifie le caractère. Nous disons alors fièvre éphémère, fièvre continue inflammatoire, fièvre gastrique, fièvre intermittente, etc., et tout le monde peut aisément s'entendre.

Ce que nous observons ici, par rapport au terme de la fièvre pris en général, s'applique très-bien par exemple à la fièvre *puerpérale*, dénomination qui, en désignant une fièvre qui attaque ordinairement les femmes en couche, n'en spécifie nullement le caractère, n'indique même nullement l'organe affecté. Que d'idées fausses ont été cependant émises à cet égard, faute de s'entendre,

faute d'avoir reconnu que cette fièvre participe plus ou moins des maladies régnantes, et se trouve toujours modifiée par les circonstances relatives à la personne qui en est atteinte ! La fièvre puerpérale, comme toute autre, épidémique ou sporadique, peut donc être inflammatoire, bilieuse, pituitetuse, gastrique, etc., simple ou compliquée, et dès-lors exiger un traitement bien différent, selon les tempéramens, les saisons et les localités.

On ne saurait nier que, dans toutes les parties de la médecine, la précision dans les termes ne soit indispensable ; mais dans la nosologie sur-tout, une définition exacte de chaque maladie est, sans contredit, de la dernière importance. Elle prévient la confusion, et nous donne, en quelque sorte, la clef des diverses nomenclatures.

En effet, si toutes les nosologies ont certainement des défauts, mêmes essentiels, et que l'on soit malheureusement réduit à regarder comme la meilleure celle qui en a le moins, une nosologie, quelque incomplète, quelque inexacte qu'elle puisse être, offrira toujours cependant, sous le rapport de classification-pratique, de plus grands avantages que de simples descriptions de maladies, sans aucune espèce de dénomination.

Hippocrate, à la vérité, n'a donné aucun nom aux maladies qui se trouvent décrites dans ses épidémies ; mais c'est un exemple qu'on ne doit plus

suivre , et qu'on aurait tort d'imiter aujourd'hui. Aux dénominations nosologiques, le plus généralement adoptées , il est toujours avantageux de joindre , sur-tout dans l'histoire d'une constitution épidémique , la description des symptômes qu'on observe ; mais les descriptions de maladies , sans aucune dénomination quelconque , rendent la lecture d'ouvrages - pratiques , rédigés sur ce plan , extrêmement fatigante et peu profitable. Que penserait-on aujourd'hui d'un auteur qui substituerait aux noms spécifiques des plantes , si ingénieusement introduits en botanique par Linné , les longues phrases descriptives de Tournefort ?

Quels que soient les talens que l'on suppose à celui qui s'est consacré à l'art de guérir ; quelque connaissances préliminaires qu'il possède , il doit toujours , en quelque sorte , se défier de ses propres lumières , et s'attacher sur-tout à bien caractériser les maladies. Le tact médical en dépend essentiellement , et il ne peut en effet s'acquérir que par une très-grande expérience , et sur-tout en fréquentant long-tems les hôpitaux , non pour y oublier les principes d'une bonne et sage théorie , mais pour en recueillir les imperfections , pour en modifier les prétentions , si elles étaient outrées ; en un mot , pour en faire une application raisonnée et véritablement utile. A l'enseignement de l'école , à la lecture des meilleurs ouvrages , le jeune praticien doit toujours joindre plusieurs cours de clinique ; « car au lit de

» douleur, nous dit Vicq-d'Azyr, les symptômes  
 » ne se montrent plus comme dans les livres ; leur  
 » marche est souvent tumultueuse, et cachée par  
 » mille accidens divers. »

Il y a heureusement beaucoup de maladies qu'il est facile de reconnaître et de caractériser sur-le-champ ; mais dans d'autres circonstances, on n'observe qu'un mal-être général, avec frisson et chaleur. L'altération du pouls ne sera pas toujours très-prononcée, il y aura rougeur ou pâleur du visage, la langue sera plus ou moins chargée, quelquefois elle ne le sera nullement ; le malade se plaindra de dégoût, de lassitude dans tous les membres, etc. Ces symptômes, sur-tout les premiers jours, et s'il ne règne, pour le moment, aucune maladie épidémique, indiqueront simplement un état fébrile, mais ils ne suffiront point encore pour établir un diagnostic sûr. On doit alors suivre les principes d'une médecine sagement expectante. C'est en se pressant trop, dans ce cas, qu'on fait souvent beaucoup de mal. On se contentera donc, après s'être fait rendre compte de tout ce qui a précédé, de prescrire un régime convenable, une diète plus ou moins sévère, le repos et quelque délayans ; il faudra laisser à la nature tous les moyens d'agir ; ne rien brusquer, mais veiller avec la plus grande attention à tout ce qui se passe pour s'assurer de la diminution ou de l'augmentation des symptômes, pour constater en-

fin , comme le disent les Browniens , l'état sthénique ou asthénique des forces vitales.

Si , 1.° la fièvre existe avec une réaction modérée , sans aucun caractère déterminé , sans aucune complication appréciable , on peut la désigner alors sous le nom de fièvre éphémère , bénigne , etc. ; 2.° la fièvre existe-t-elle avec une réaction très-vive , une augmentation considérable d'activité dans le système artériel , une cohésion manifeste des parties solides et fluides ; c'est alors , aux yeux d'un praticien exercé , une fièvre inflammatoire , sthénique , angioténique , une synoque ; 3.° quand la fièvre présente des symptômes qui annoncent une réaction très-faible , un défaut d'énergie vitale , une cohésion moindre dans les parties solides et fluides , elle est désignée sous le nom de fièvre adynamique , putride , asthénique ; 4.° si le praticien observe le plus grand désordre dans la réaction des forces vitales , une disproportion dans l'équilibre de ces mêmes forces , et qui annonce la faiblesse excessive du système nerveux , il donne alors à cette fièvre le nom de fièvre ataxique , fièvre nerveuse aiguë.

Remarquons ici , comme l'observe très-bien M. Hufeland , et comme l'avait indiqué , il y a long-tems , le célèbre Barthez , que la faiblesse nerveuse peut exister avec une excitabilité ou moindre ou plus considérable. Cette distinction pratique très-importante jette le plus grand jour sur le mode es-

essentiel des différens accidens nerveux qui compliquent si souvent les fièvres et quelques maladies chroniques. Elle nous laisse apercevoir combien la méthode thérapeutique, qui convient dans l'un ou l'autre de ces cas, doit être différente. Nous ne nous y arrêterons pas plus long-tems, parce que nous aurons dans la suite occasion de revenir sur cet objet.

Toutes ces généralités sur les fièvres sont indispensables ; elles sont utiles pour prévenir la confusion : car, sans une méthode analytique, il serait impossible, au milieu des symptômes variés dont se compliquent les maladies, de distinguer ceux qui sont réellement essentiels, et qui peuvent dès-lors diriger et régler convenablement les moyens thérapeutiques dont le médecin doit faire usage.

Mais pour éviter des erreurs importantes dans la dénomination des fièvres, nous devons faire remarquer qu'une fièvre simple est un être tout-à-fait chimérique, une abstraction, une distinction purement nominale, et dont on ne fait usage que pour s'épargner des circonlocutions. La pratique et la théorie le prouveront aisément à ceux qui n'admettent cette opinion qu'en exagérant les ressources des méthodes analytiques appliquées à la nosologie ; tandis que d'autres se persuadent mal-à-propos qu'on peut toujours passer facilement en médecine du simple au composé, et déduire synthétiquement d'un principe *à priori* tous les résul-

tats morbifiques que nous présentent les maladies dans leurs différentes complications. Qu'on y réfléchisse attentivement, et l'on pourra se convaincre que du moment qu'il existe, dans quelques parties du système animal, un ou plusieurs points d'irritation, il s'ensuit bientôt un dérangement plus ou moins considérable dans les diverses séries de mouvemens vitaux qui en dépendent, d'où il résulte qu'une fièvre quelconque doit être toujours plus ou moins compliquée, selon le nombre de ces séries pathologiquement affectées. Il s'est élevé, parmi les praticiens, quelques contestations, relativement à la division des fièvres en *continentes rémittentes* et *intermittentes* (Vid. Selle Pyretol.); elles méritent que nous nous y arrêtions un instant pour éclaircir, s'il est possible, cette difficulté. Tout le monde sait et convient, d'après l'observation, que les mouvemens vitaux, dans l'économie animale, sont en général alternatifs; mais il y a des cas où, sans éprouver aucune intermission, ces mouvemens sont cependant sujets à développer une énergie tantôt plus forte, tantôt plus faible.

Aucune fièvre continue, qui ne présente dans le cours de sa durée des redoublemens plus ou moins violens, qui n'offre même chaque jour une ou plusieurs exacerbations, souvent très-prononcées; ce qui prouve que la dénomination de fièvre continue, sous le rapport pratique, peut être regardée comme impropre et inexacte.

Il est sans doute indispensable de s'assurer jusqu'à quel point les auteurs les plus distingués s'accordent sur la valeur des termes adoptés dans la dénomination et classification des fièvres. C'est un travail préliminaire toujours utile, et qu'il ne faut jamais négliger. Mais il ne devient pas moins intéressant d'examiner avec soin l'exactitude et la justesse des idées qu'on s'est formées sur les causes des différentes espèces de fièvres, sur les effets ou les produits qui en sont le résultat. La théorie pouvant devenir quelquefois le flambeau d'une saine pratique, il n'en faut pas toujours dédaigner les recherches.

Si l'on observe qu'une irritation locale, même vive, ne produise pas toujours la fièvre, il y a des cas où un simple phlegmon peut être accompagné d'une fièvre quelquefois assez forte. Que le phlegmon soit produit par une lésion mécanique, par une métastase, par une altération spécifique dans tel ou tel tissu, il nous donne néanmoins une idée assez claire de ce qui se passe dans le travail de la fièvre. La série des mouvemens qui se manifestent alors, justifie au moins, à bien des égards, l'opinion de ceux qui considèrent la fièvre comme un effort salutaire de la nature, quoiqu'il ne soit pas dans tous les cas suivi de succès.

---

## CHAPITRE IV.

*Théorie de la fièvre, proposée par Darwin.*

---

*UBI dolor, ibi fluxus*, a-t-on répété souvent dans les écoles, d'après l'observation constante qui nous prouve que par-tout où il y a un point d'irritation, c'est vers ce point que se dirigent tous les efforts ; c'est là que s'accumule, en quelque sorte, une plus grande somme de forces pour vaincre l'obstacle. La résolution termine souvent ce travail ; mais s'il y a quelques corps étrangers, alors la suppuration s'établit, et entraîne avec elle la cause qui faisait tout le mal. Les fièvres exanthématiques viennent à l'appui de ce que nous avançons ici.

Mais quelle peut être la cause des exacerbations dans les fièvres continues, et celle du retour des paroxysmes dans les fièvres intermittentes ? Personne peut-être n'a jusqu'à présent mieux développé la théorie de ces phénomènes que le docteur Darwin. La fièvre, considérée en général comme affection morbifique, suppose, nous dit ce médecin distingué, un dérangement d'équilibre dans la correspondance des forces vitales. La fièvre est donc pour nous le phénomène sensible, l'effet physique d'une

cause qui agit avec ou sans interruption, mais plus ou moins long-tems, d'une manière plus ou moins énergique sur le cœur et les artères. L'état fébrile, par les exacerbations et les paroxysmes qu'il manifeste, nous permet de croire qu'une partie quelconque du système vital est, pour le moment, lésée dans l'exercice de ses fonctions. Alors elle n'obéit plus de la manière accoutumée aux influences réciproques et sympathiques dont dépend la santé; elle se trouve frappée, pour ainsi dire, de torpeur, d'engourdissement.

Ce dérangement d'équilibre, si l'on veut cette discordance dans les rapports harmoniques des fonctions d'une partie quelconque, peut avoir lieu de deux manières: 1.<sup>o</sup> par un défaut d'irritation occasionnée par la soustraction des excitans naturels; 2.<sup>o</sup> par l'épuisement qui doit résulter de l'abus des stimulans énergiques. Dans le premier cas, d'après les idées et selon les expressions du docteur Darwin, il y a accumulation de *puissance sensoriale*; selon d'autres, d'activité vitale, d'incitabilité, d'électricité animale, de fluide nerveux. Dans le second cas, c'est un épuisement plus ou moins considérable des forces vitales, quelquefois momentané, mais qui souvent pourra durer plus ou moins long-tems.

Lorsque l'engourdissement d'une partie quelconque a lieu, qu'arrive-t-il? le chaînon voisin de la série des mouvemens d'association tombe dans

un état semblable, à raison d'un défaut d'excitement ; et ainsi, de proche en proche, jusqu'à ce qu'un engourdissement général affecte le système. C'est là ce qui constitue l'état de froid dans un paroxysme de fièvre intermittente.

Cet engourdissement général dure jusqu'à ce que l'accumulation de la puissance sensoriale qui s'est faite, puisse contre-balancer le défaut d'excitement d'association. Alors la partie engourdie reprend son activité vitale, et la période de chaleur succède. Si c'est par la soustraction des stimulans naturels que l'énergie d'une partie quelconque ait été diminuée, l'activité de cette partie se trouve augmentée dans la période de chaleur ; le pouls est alors plein et fort. Mais si l'épuisement dépend d'un affaiblissement général de tous les systèmes, cette partie demeure dans un état torpide pendant la période de chaleur : le pouls est dans cette circonstance petit et faible.

Lorsque l'estomac se trouve affecté, vous observez alors une fièvre qui s'accompagne ordinairement de faiblesse du pouls ; l'énergie du système artériel se trouvant par-là diminuée à raison du défaut d'excitement de la puissance sensoriale d'association. Les fièvres putrides ou adynamiques, qui sont le plus souvent d'origine gastrique, nous offrent, dans bien des cas, ce caractère de faiblesse dans le pouls, mais quelquefois avec une chaleur et une sécheresse considérable de la peau.

Le cœur et les artères, ainsi que toutes les parties qui dans l'état de santé sont continuellement en activité, accumulent très-promptement et même en grande quantité la *puissance sensoriale* dès que leurs mouvemens éprouvent des obstacles. On conçoit donc aisément que si, dans une fièvre intermittente l'estomac souffre, la puissance sensoriale du système artériel se trouve alors accumulée à raison de l'enchaînement qui existe sans cesse entre les mouvemens ou fonctions de l'estomac et ceux du système artériel. Cette augmentation pourrait même devenir excessive si le système capillaire, qui forme dans la série des mouvemens d'assimilation le chaînon voisin du système artériel, ne se trouvait affecté d'une grande énergie. On observe en effet que dans cette circonstance l'activité des capillaires est beaucoup plus considérable que dans l'état naturel, et qu'à la période de chaleur il succède ordinairement une sueur très-abondante.

Toute fièvre continue, avec débilité artérielle, annonce une langueur, un épuisement dans les sources mêmes de la vie. L'activité des capillaires se trouve aussi, dans cette circonstance, considérablement diminuée. La chaleur du corps est alors rarement au-dessus de l'état naturel, souvent même elle se tient au-dessous pendant tout le cours de la maladie.

Dans la plupart des fièvres, soit continues, soit intermittentes, le foie, la rate, le pancréas, etc.,

dont les fonctions dépendent en grande partie de celles de l'estomac, peuvent être frappées de cette torpeur qui affecte ce viscère. Le système artériel, comme nous venons de le dire tout-à-l'heure, partage alors cette même affection ; tout languit au-dehors, les forces vitales se concentrent, pour ainsi dire, à l'intérieur, et il s'établit un accès de froid, auquel succède bientôt celui de chaleur. La pratique nous en offre sans cesse des exemples, et la régularité qu'on observe dans la reproduction périodique de ces mouvemens est bien certainement un effet, non du hasard, mais de la force médicatrice de la nature.

L'augmentation d'activité qu'on observe alors dans les différens organes paraît avoir pour but de rétablir l'équilibre en réveillant une partie quelconque, frappée d'engourdissement, de l'état dans lequel elle se trouvait plongée ; cet engourdissement pouvant être produit par la soustraction des excitans naturels ( et par conséquent l'accumulation de la puissance sensoriale ), ou bien par l'action d'un stimulus énergique, et suivi plus ou moins promptement d'un épuisement du principe vital, souvent même assez considérable pour diminuer l'activité de cette partie.

Si, par l'effet des mouvemens fébriles, cette partie est rendue à ses fonctions accoutumées ; si elle peut les exercer de nouveau comme à l'ordinaire, et avec la même énergie, alors la fièvre est gué-

rie. Mais si cette augmentation d'activité n'a pu tirer le foie, la rate, le pancréas, etc., de l'état torpide dans lequel ils se trouvent, cette torpeur même, soit à raison du degré auquel elle est portée, soit par la réunion d'autres circonstances, ramène de nouveau, au bout d'un certain tems, l'engourdissement de l'estomac, en conséquence d'un défaut d'excitement dans les organes dont les fonctions sympathisent et s'enchaînent avec celles de ce viscère. Telle est la cause des principaux phénomènes des fièvres intermittentes et de leur périodicité.

Dans le cas où la réaction vitale est portée à un trop haut degré, il en peut alors résulter des fièvres inflammatoires, des phlegmasies plus ou moins compliquées. Enfin, si cette augmentation d'activité, à raison de sa violence, produit un degré trop disproportionné d'épuisement des forces vitales dans quelques parties essentielles à la vie, ou même si ces forces s'y trouvent tout-à-fait anéanties, on verra paraître, dans le premier cas, différentes espèces de fièvres avec faiblesse artérielle; et dans le dernier, la mort aura lieu.

Dès que l'action d'un stimulus quelconque produit, sur un organe, un excitemment qui dépasse les limites ordinaires de l'activité vitale, il en résulte une sensation morbifique que nous nommons *douleur*. Cette sensation douloureuse, plus ou moins vive, plus ou moins prolongée; cette lésion,

plus ou moins profonde, d'un ou de plusieurs organes, altère, suspend ou pervertit l'ordre des fonctions correspondantes. La portion du système artériel qui avoisine cette partie, partage, pour ainsi dire, ce désordre local, et réagit alors avec plus ou moins de vigueur, contre cette cause ou l'effet qu'elle a produit, comme le prouve la fréquence ou la force des contractions artérielles.

C'est l'importance des fonctions de l'organe affecté qui, d'après les lois de l'associabilité vitale, comme nous le disions tout-à-l'heure avec le docteur Darwin, peut rendre général le désordre du système artériel. Ce désordre est pour nous un des symptômes essentiels et caractéristiques de la fièvre que nous nommons sthénique, inflammatoire, angio-ténique, synoque, etc., et dans laquelle nous observons toujours un pouls plein, fort, dur, vif et fréquent.

La fièvre nous présente, au contraire, les caractères de l'adynamie, de l'asthénie, si le pouls y est petit, faible, peu développé, quoique vif et fréquent. Ce caractère du pouls, dans l'adynamie, est singulièrement remarquable, et toujours le symptôme d'une très-grande faiblesse. Il dépend de ce que le cœur est déjà trop affaibli pour se débarrasser, à chaque contraction, de toute la quantité de sang que contiennent les ventricules. Il en reste toujours, après chaque mouvement de systole, une certaine quantité qui détermine une

nouvelle contraction. Le cœur tâche alors , pour ainsi dire , d'exécuter en plusieurs fois ce qu'il est incapable de faire en une seule.

Les fièvres, que nous désignons ici sous les noms de sthéniques ou d'asthéniques, d'angioténiques ou d'adynamiques, ne doivent être considérées comme générales, que par abstraction. On isole alors momentanément les causes locales et occasionnelles, qui produisent secondairement une altération dans les mouvemens du système artériel ; on isole toutes les différentes complications, pour réduire à un mode d'instruction, plus simple et plus facile, les connaissances-pratiques acquises séparément sur les différentes espèces de fièvres.

---

## CHAPITRE V.

*Remarques sur les différentes espèces de fièvres.*

---

TOUTES les considérations sur lesquelles nous venons de nous arrêter ne se rapportent qu'aux puissances *dynamiques*. On sent, d'après les principes que nous avons établis plus haut, qu'il faut aussi envisager toutes les altérations qui peuvent dépendre des puissances *plastiques*. Nous observons en effet très-souvent une pléthore sanguine, une surabondance de bile ou de pituite, comme cause irritante ; nous voyons alors se former des synoques, des fièvres bilieuses et catarrhales, qui s'accompagneront d'un excès ou d'un défaut d'énergie, dans les mouvemens du système artériel.

Ce sont là, en partie, les raisonnemens qui, appuyés sur des faits convenables, mais envisagés sous un seul point de vue, adoptés ou rejetés exclusivement, ont occasionné tant de longues et inutiles discussions entre les solidistes et les humoristes. Mais le praticien, convaincu de l'importance de ses devoirs, et pour qui la théorie ne doit jamais avoir de valeur qu'autant qu'elle est utile,

qu'elle est vraie , c'est-à-dire qu'elle s'accorde avec les phénomènes qu'il observe journellement , rejette avec raison toute méthode exclusive. L'expérience lui prouve bientôt qu'il serait dangereux de vouloir introduire de nouveau dans l'art de guérir les subtilités de la scolastique ; il se contente de suivre sans cesse la nature dans le développement et la marche des maladies : elle lui ordonne de ne point juger précipitamment et avec passion ; de ne pas se fonder sur les prétentions si souvent précaires d'un vain savoir , pour annoncer toujours comme certaine l'issue très-douteuse d'une maladie, *in acutis morbis prænuntiationes non omnino sunt certæ* , dit Hippocrate. L'expérience nous enseigne à nous contenter bien souvent de reconnaître , dans les diverses affections morbifiques , l'influence réciproque , mais alternativement ou primitive ou secondaire , qui s'établit dans l'organisme entre les différentes propriétés des solides et des fluides. Ainsi toute classification exclusivement fondée sur les altérations , ou *dynamiques* ou *plastiques* , est donc essentiellement vicieuse. Les affections morbifiques ne nous présentant jamais en effet des phénomènes qui ne dépendent plus ou moins de l'une et de l'autre de ces forces ; en sorte qu'une lésion profonde dans les solides occasionne bientôt une altération considérable dans les fluides , et *vice versâ*. Il devient impossible de séparer , d'isoler les phénomènes qui en sont le

résultat dans presque toutes les maladies, mais surtout dans les affections fébriles si fréquentes, parce que les fonctions de la circulation se trouvent essentiellement unies avec celles des systèmes sensitif, égestif et nutritif.

D'après les principes que nous avons exposés précédemment, il est prouvé que les phénomènes qui se présentent dans les fièvres inflammatoires putrides et nerveuses, dépendent de modifications particulières dues en partie au spasme ou à l'atonie des solides, en partie à un état cachectique et colliquatif des fluides. Observons cependant qu'il y a, comme nous l'avons déjà dit, des circonstances où, à raison du tempérament et de l'idiosyncrasie, il peut exister en même tems une véritable pléthore sanguine, une surabondance de bile et de pituite.

Au lit du malade toute l'expérience et toute la sagacité du médecin doivent être dirigées pour examiner scrupuleusement l'état des forces, l'organe plus spécialement affecté, l'altération des humeurs qui prédomine, et les complications particulières qui se joignent à la fièvre. Si le cerveau, le poumon, le foie, l'estomac, etc., manifestent des signes d'inflammation, la fièvre est alors appelée phlegmasie, et nous en désignons ordinairement le genre par le nom de l'organe affecté; ainsi nous disons une phrénésie, une péripneumonie, un hépatitis, etc. Le professeur Pinel a classé

les différentes phlegmasies , d'après le siège même de l'inflammation. On dit, avec lui, phlegmasies des membranes séreuses, muqueuses, des glandes, des viscères, du tissu cellulaire, musculaire, fibreux et synovial.

On observe très-communément dans la pratique que l'état de gastricité complique les différentes espèces de fièvres, soit que la bile ou la pituite surabonde, soit qu'il y ait, ce qui est même fort ordinaire chez les personnes d'un tempérament lymphatique, chez les enfans et les gens de la campagne, des vers dans le canal intestinal. Mais comme le système nerveux est toujours plus ou moins affecté dans toutes les fièvres, ce sont les symptômes nerveux qui généralement y jouent le rôle le plus important, et auxquels, à raison des accidens graves qui en résultent, il faut donner toute son attention.

Une fièvre inflammatoire bien caractérisée, et prise à tems, cédera sans peine aux saignées et aux moyens anti-phlogistiques. Une fièvre gastrique sera traitée avec succès par les évacuans. Une fièvre adynamique, caractérisée par l'extrême prostration des forces, la putridité des humeurs, demande l'usage du vin et des stimulans. Mais dans la fièvre nerveuse, le typhus, selon la désignation de plusieurs auteurs, regardée comme maladie essentielle, ou compliquant d'autres fièvres, ou même comme contagieuse, les nuances sont alors très-difficiles

à saisir ; on peut aisément se tromper : c'est par cette raison que nous nous arrêterons à toutes les considérations les plus importantes , les plus essentielles ; celles , en un mot , qui sont le plus capables de répandre du jour sur la théorie et le traitement des fièvres nerveuses.

Quelle que soit l'influence des variations plus ou moins subites de l'atmosphère ; quelles que soient les différentes combinaisons chimiques des fluides qui la composent ; enfin , quelle que puisse être la disposition individuelle , il y a nombre de circonstances où les symptômes nerveux compliquent les maladies régnantes , souvent même en forment un des élémens les plus essentiels. Les écrits de Sydenham , de Huxham , de Stoll , de Sarcone , de Hufeland , etc. , nous fournissent des exemples , très-intéressans pour la pratique , de fièvres nerveuses épidémiques.

On peut généralement établir en principe que toutes les circonstances qui tendent à introduire dans le systême un état asthénique , disposent singulièrement aux fièvres nerveuses. C'est sur-tout à la suite de tous les fléaux qu'entraîne après elle la guerre , qu'on a vu régner ordinairement les épidémies de fièvres nerveuses les plus meurtrières , et qui ont été même , dans plusieurs cas , regardées comme contagieuses.

Toutes les fièvres , sur-tout celles qui sont exanthématiques et contagieuses , ont , dans une période

plus ou moins avancée, une tendance particulière vers un état nerveux, sur-tout dans les hôpitaux. La réunion d'un trop grand nombre de malades dans des salles qui ne sont pas proportionnellement assez spacieuses, peut sans doute y contribuer ; mais ce n'en est pas toujours la seule cause. On remarque en effet, et même assez communément, dans des fièvres continues ou intermittentes qui ne laissent aucun doute ni aucune crainte sur une prompte guérison, que si le malade se livre à quelques excès, s'il s'écarte du régime qui lui est prescrit comme indispensable, les indigestions et les diarrhées qui en sont la suite développent promptement des accidens graves, amènent souvent des symptômes nerveux très-alarmans, et dont le malade finit tôt ou tard par être la victime. Je n'en ai vu que trop d'exemples dans la pratique des hôpitaux militaires, chez les gens de la campagne ; et je ne crains pas de dire que, parmi les soldats, c'est une des grandes causes de mortalité.

Dans l'état actuel de nos connaissances, il serait sans doute inexact d'affirmer ou de nier exclusivement l'influence de la constitution atmosphérique, sur toutes les circonstances qui ont rapport à la contagion, quoiqu'elle dépende certainement, à beaucoup d'égards, d'une toute autre cause.

Il est permis de supposer, par rapport à la contagion des maladies qui ne se propagent point à l'aide d'un virus fixe, qu'elle dépend de l'action

d'un fluide qui agit immédiatement sur le système nerveux ; fluide auquel plusieurs physiologistes ont cru pouvoir, d'après les effets qu'il produit, donner le nom d'électricité animale.

Il y a en effet, dans l'économie de tous les êtres organisés, une foule de phénomènes physiologiques et pathologiques qu'on peut expliquer très-facilement d'après les lois de l'électricité. Quand on voudra examiner avec attention les effets qui résultent de l'influence immédiate d'un être sain sur un individu malade, et *vice versa*, on découvrira indubitablement des analogies encore plus frappantes, et qui nous donneront la clef de faits qu'on se plaît à regarder jusqu'ici comme incroyables. Il est probable qu'on acquerra alors quelques données positives sur la nature des maladies contagieuses, et les circonstances qui les rendent telles. On sera peut-être à même de décider alors s'il est plus raisonnable de considérer les miasmes contagieux comme *résultats*, que comme *causes* des maladies.

L'enchaînement et la dépendance réciproque des fonctions de la vie, la réunion et la complication inévitable de plusieurs phénomènes morbifiques, ne permettent jamais d'isoler, dans le traitement d'une maladie quelconque, les accidens nerveux qui, le plus communément, s'y joignent. Le praticien peut bien quelquefois, comme le géomètre, qui néglige dans ses calculs les quantités de peu de valeur, ne donner particulièrement son attention

qu'aux symptômes les plus essentiels. Mais quel tact, quelle habitude d'observer, quelle sagacité ne faut-il pas avoir, pour saisir rapidement la nuance qui différencie, dans une maladie, les symptômes, soit inflammatoires, soit *putrides*, soit *gastriques*, soit nerveux ! Ce n'est qu'en fixant leur importance et leur prédominance relative, qu'on peut réellement caractériser la nature de cette maladie, indiquer enfin la méthode thérapeutique qu'il convient de mettre en usage.

Les maladies inflammatoires, bilieuses, catarrhales, gastriques, putrides, etc., etc., nous offrent toutes, plus ou moins souvent, dans la pratique, une complication d'accidens nerveux très-alarmante. Il n'est pas besoin de citer à l'appui les diverses constitutions épidémiques et même contagieuses, où les flux de sang, les diarrhées, les affection catarrhales, rhumatismales, où les fièvres gastriques, putrides, vermineuses, exanthématiques, n'ont fait de si grands ravages qu'à raison même de cette complication nerveuse.

L'état de stupeur, le délire, la phrénésie même, qui se remarquent si fréquemment dans les fièvres nerveuses, n'en sont pas des élémens absolument essentiels, non plus que les exanthèmes et les parotides qui ne les accompagnent pas toujours ; mais ils sont les symptômes les plus ordinaires d'un genre de fièvre qu'on a pu dès-lors judicieusement désigner sous le nom de *typhus*, ou fièvre nerveuse

*typhoïde*, le plus souvent contagieux, et dont on pourrait, avec M. Hildenbrand, former trois espèces, savoir : le typhus d'Europe, le typhus oriental, et le typhus occidental.

Il suffit d'avoir été à même d'observer dans les hôpitaux, ou dans la pratique civile, un grand nombre de malades atteints de fièvres nerveuses aiguës, pour sentir combien les divisions et subdivisions de l'école, et celles de beaucoup d'auteurs, s'écartent souvent des faits que nous présente l'observation. On se trouve bien des fois, après la lecture d'ouvrages même accrédités, réellement incertain sur le choix de la dénomination la plus convenable à une maladie, dont les symptômes observés ne s'accordent pas avec ceux décrits dans les livres. Mais ce qui devient d'une bien plus grande conséquence, par rapport aux fièvres nerveuses, c'est l'embarras où l'on est alors de prononcer si l'on doit préférer ou exclure telle ou telle méthode curative.

Les humoristes, d'après leur théorie, conseilleront l'usage des délayans acides, des antiseptiques, etc. ; après l'emploi plus ou moins indiqué des vomitifs, il faudra continuer de nettoyer les premières voies, d'évacuer doucement les saburres gastriques, sur-tout en donnant le tartre stibié à petites doses, sans cesse s'occuper de corriger l'acrimonie ou la putridité des humeurs, et fatiguer mal-à-propos la nature par une polypharmacie trop souvent préjudiciable. D'autres voudront chasser par les

sueurs les miasmes fébriles, et ils auront, dans cette intention, recours aux alexipharmques les plus énergiques, dont ils chercheront même encore à favoriser l'effet, en tenant les malades dans des appartemens très-échauffés, et en les surchargeant de couvertures.

Les partisans de Brown n'envisageront la fièvre nerveuse que comme produite par l'asthénie, et ils engageront le médecin à ne placer sa confiance que dans une méthode plus ou moins stimulante; ou bien il faudra, avec quelques médecins de l'Allemagne, ne considérer le typhus que comme une inflammation nerveuse du cerveau; et pour en prévenir les dangereuses conséquences, faire couler en abondance le sang des malades.

Tout praticien expérimenté et assez sage pour ne se jamais laisser séduire par l'esprit de système, conviendra qu'il faut, dans le traitement d'une fièvre nerveuse aiguë, ainsi que dans toutes les autres maladies, se régler selon les circonstances.

---

---

 CHAPITRE VI.

*Fièvre nerveuse.*


---

Nous avons observé précédemment que les symptômes caractéristiques ou prédominans des maladies fébriles étaient ou *inflammatoires*, ou *gastriques*, ou *putrides*, ou *nerveux*. Mais l'état qui caractérise essentiellement la fièvre nerveuse se rapporte plus particulièrement aux trois points suivans : 1.<sup>o</sup> à l'état du sensorium, du système nerveux, et de toutes les fonctions qui en dépendent ; 2.<sup>o</sup> à l'irrégularité ou à l'anomalie contradictoire de tous les symptômes ; 3.<sup>o</sup> aux variations mêmes des symptômes les plus essentiels, tels que ceux du pouls, de la respiration, de l'urine et des sécrétions cutanées.

Souvent le pouls est extrêmement petit, vif, fréquent et inégal. Dans plusieurs cas, on le trouve presque naturel ; le malade éprouve tantôt des frissons, tantôt une sensation de fourmillement et de resserrement dans l'organe cutané. Chez d'autres, il y aura un spasme très-prononcé ; quelquefois des sueurs locales, une température inégale dans dif-

férentes parties, des chaleurs passagères. Chez plusieurs, la chaleur sera au contraire continuelle, sèche et brûlante. D'autres se plaindront d'éprouver intérieurement une chaleur insupportable, tandis qu'elle est à peine sensible à l'extérieur. Quelques-uns, tourmentés par une très-grande chaleur, ayant la langue sèche, n'ont cependant aucune soif. Les soubresauts dans les tendons, la carphologie, un tremblement général, des convulsions, un rire convulsif, souvent des pleurs, le mal de tête, la stupeur, le bruissement des oreilles, le délire, quelquefois même dès le commencement, à la vérité, le plus souvent obscur, quoique dans d'autres circonstances phrénétique, des resserremens de poitrine, et même des points de côté, sont des symptômes qui se rencontrent fréquemment.

Plus en général le pouls est petit et faible, plus la chaleur et le délire sont considérables; plus on voit alors les malades se plaindre de douleurs locales. Plus au contraire le pouls a de force, de plénitude, moins il y a de chaleur, et moins la maladie est grave. Dans le premier cas, tout ce qui est stimulant et fortifiant diminue la chaleur et la fréquence du pouls, et améliore les autres symptômes de la maladie. C'est quand la prostration des forces est extrême, la chaleur brûlante, que le vin d'une bonne qualité produit d'excellens effets: il est alors véritablement calmant et rafraîchissant.

La dénomination de fièvre *nerveuse* a donné,

et pourrait peut-être encore donner lieu, parmi les nosologistes, à quelques discussions. Cependant les raisons d'après lesquelles M. Hecker préfère, avec Hufeland et d'autres médecins, le nom de fièvre nerveuse à celui de *typhus*, me paraissent satisfaisantes. Nous appelons, dit-il, fièvre, en général le dérangement quelconque d'une ou de plusieurs fonctions, mais auquel se joint une altération sensible du système circulatoire, l'organe ou la nature même des fonctions altérées servant à spécifier la fièvre.

D'après les mêmes principes, toutes les fois que le système nerveux, dans son ensemble, ou dans ses principales parties, telles que le cerveau, la moelle épinière, les organes des sens, se trouvera morbifiquement affecté, sous de semblables conditions, mais avec une prédominance plus ou moins déterminée, ne doit-on pas donner à cette fièvre le nom de *fièvre nerveuse* ?

Les accidens nerveux, envisagés pathologiquement et d'une manière générale, se présentent à nous sous trois formes différentes : 1.<sup>o</sup> sous la forme d'une fièvre nerveuse aiguë ; 2.<sup>o</sup> d'une fièvre lente nerveuse ; 3.<sup>o</sup> avec des symptômes plus ou moins variés, mais sans être essentiellement accompagnés de fièvre.

La fièvre nerveuse peut offrir, chez différens individus, deux formes essentielles, deux modifications particulières, et qui dépendent de la dimi-

nution ou de l'augmentation de l'excitabilité. La fièvre nerveuse peut en effet exister avec une excitabilité ou trop *forte* ou trop *faible*. Mais on a tort, remarque M. Hildenbrand, de regarder le typhus comme essentiellement asthénique, parce qu'en général nous n'avons point d'idées claires et précises sur la nature, l'essence des fièvres dites asthéniques. D'ailleurs, la faiblesse ou la diminution de l'excitation et de l'activité vitale est rarement, ou n'est même peut-être jamais la *cause*, mais seulement l'*effet* de la fièvre; ce qui le prouve, c'est qu'on ne peut produire artificiellement aucune espèce de fièvre, au moyen de la faiblesse, tandis qu'on peut, au contraire, en produire une sur-le-champ par les stimulans. En outre, toutes les fièvres inflammatoires, ainsi que toutes les maladies contagieuses sans exception, montrent au commencement un caractère inflammatoire; telles sont, par exemple, la petite-vérole, la rougeole, la scarlatine, la coqueluche, la syphilis, la gonorrhée, la rage, la fièvre pestilentielle même.

C'est donc, faute de faire assez d'attention aux symptômes qui caractérisent la période inflammatoire, dans le début des fièvres, qu'il se commet dans la pratique, sur-tout par rapport à l'usage de la saignée, tant d'erreurs si souvent irréparables. On sent bien que dans la fièvre nerveuse cette période inflammatoire ou d'irritation, plus ou moins intense, plus ou moins longue, exigera quelque-

fois une méthode antiphlogistique , et même dans plusieurs cas particuliers, rares à la vérité, la saignée. Ce moyen devient quelquefois indispensable pour prévenir, sur-tout chez des sujets d'un tempérament sanguin, les inflammations locales et les congestions au cerveau; on ne donne généralement pas assez d'attention à ce dernier accident qui, dans les fièvres putrides et nerveuses, a peut-être plus souvent lieu qu'on ne le croit communément.

L'état asthénique succède d'autant plus promptement à la période inflammatoire, qu'il existe une complication gastrique. Les symptômes nerveux qui se manifestent alors, souvent même après avoir employé au début, et d'après les indications, le vomitif, annonceront par leur intensité une réaction ou trop *forte* ou trop *faible*, comme nous l'avons déjà remarqué plus haut. Dans le premier cas il faut employer les excitans les plus doux, et même en diminuer la dose tant qu'on observe une violente agitation du pouls, que le délire devient plus fort, qu'on voit augmenter l'excitabilité nerveuse, les convulsions, la chaleur et les évacuations colliquatives. On peut être sûr d'avoir saisi le vrai point, d'avoir atteint le but désiré, quand on voit diminuer ou disparaître tous les accidens dont nous venons de parler, que le pouls se rapproche de plus en plus de l'état naturel, s'élève, sans cependant devenir ni trop fréquent ni trop dur. Alors les évacuations colliquatives cessent,

l'excessive sensibilité ou mobilité nerveuse disparaît, les fonctions intellectuelles rentrent dans l'ordre accoutumé, le malade prend du repos, et ce repos lui donne des forces.

Si l'excitabilité est au contraire trop faible, les stimulans diffusibles les plus actifs, et même aux doses les plus fortes, deviennent alors nécessaires; il faut les continuer avec confiance, en augmenter graduellement la quantité, jusqu'à ce que le pouls manifeste un changement favorable; trop lent, il acquiert alors plus de vivacité; trop faible, trop inégal, il devient par cette méthode plus égal et plus fort; petit et concentré, il se développe, et paraît enfin avoir plus de plénitude. Le délire, la stupeur et tous les accidens nerveux diminuent alors sensiblement; mais il a fallu quelquefois porter les stimulans jusqu'à une dose, en apparence excessive, puisque le malade avait, dans les vingt-quatre heures, pris une pinte de bon vin du Rhin, deux onces de quina, un scrupule de camphre, autant de musc, et trente gouttes de laudanum; on avait en outre appliqué des sinapismes aux gras des jambes.

Cette distinction très-importante d'une excitabilité trop forte ou trop faible dans les maladies nerveuses, jette sans doute beaucoup de jour sur la théorie de ces maladies; mais ce sont les complications inflammatoires catarrhales, putrides, gastriques, etc., qui rendent le traitement des fièvres nerveuses si difficile. Le praticien doit sur-tout

s'attacher à reconnaître les circonstances qui peuvent rendre au commencement des fièvres nerveuses la saignée, tantôt nuisible, tantôt indifférente, quelquefois utile et même indispensable. Plus tard il est reconnu qu'elle ne peut qu'aggraver les symptômes; mais toutes les fois que la saignée, sur-tout dans les inflammations du cerveau, les péripneumonies, etc., est jugée indispensable, rien ne pourrait alors la remplacer : il faut absolument tirer du sang. On est généralement d'accord que, dans le cours de ces maladies, c'est toujours un bien quand les évacuations alvines sont libres et modérées; mais on ne doit point, sur-tout au commencement, faire usage des purgatifs; l'expérience confirme qu'ils sont alors plus nuisibles qu'utiles.

L'état gastrique, qui précède et complique si souvent les fièvres nerveuses, indique à tous égards l'emploi des vomitifs; mais il faut les manier avec beaucoup de prudence, lorsque la susceptibilité nerveuse est très-grande. On peut attribuer, dans bien des cas, le développement des accidens nerveux, et les différens exanthèmes qui paraissent dans le cours des fièvres gastriques, à l'omission des moyens propres à nettoyer promptement et convenablement les premières voies; mais après les secousses du vomissement et les évacuations alvines qui ont pu avoir lieu, il faut, selon la méthode de Sydenham, calmer l'irritation qui en résulte, à l'aide des potions anodines.

Souvent dans une température froide et humide les fièvres catarrhales, muqueuses, nous offrent des accidens nerveux qui réclament toute la sagacité du médecin pour ménager les ressources dont la nature est encore susceptible. On doit, dans ces circonstances, préférer aux excitans fixes, qui exaspéreraient les symptômes, les anti-spasmodiques et les stîmulans diffusibles. Suivre, à cet égard, les préceptes de Sydenham, de Huxham, de Sarccone, et d'autres praticiens recommandables qui ont écrit sur ces fièvres, c'est prendre les meilleurs guides, et c'est faire ce qui convient pour ne point risquer de s'égarer.

Contre l'opinion des médecins, qui rejettent toute espèce de crise dans les fièvres nerveuses, j'observe qu'il y a des circonstances où la nature peut opérer seule des guérisons sur lesquelles il n'était guère permis de compter. M. Hildenbrand, en rappelant l'histoire du typhus contagieux dont il fut attaqué, nous donne un exemple intéressant de ce que peuvent, dans cette dangereuse maladie, les forces médicatrices de la nature. L'observation d'une crise très-remarquable et vraiment hippocratique, que cite à l'appui des mêmes principes M. Hufeland, n'est pas moins propre à augmenter notre confiance à cet égard.

Une femme, qui était déjà, nous dit ce praticien distingué, vers la fin de la troisième semaine d'une fièvre nerveuse du plus mauvais caractère, tomba,

vers le 21.<sup>e</sup> jour de sa maladie, dans un état si alarmant qu'on pouvait regarder sa mort comme très-prochaine. Le délire était continuel, le pouls extrêmement petit et très-fréquent ( de 140 à 160 pulsations dans une minute ). Il y avait carphologie, selles involontaires, et un tel état de faiblesse, qu'elle ne pouvait plus se remuer. Tous ces symptômes s'aggravèrent le soir, au point qu'on ne supposait pas qu'elle pût passer la nuit ; mais cette même nuit, la maladie se jugea ; et le lendemain, nous vîmes, non sans la plus grande surprise, que tous les symptômes les plus fâcheux avaient disparu. Le pouls et les forces s'étaient relevés, la peau, qui jusqu'alors avait toujours été sèche, était également chaude et humide. L'urine, jusqu'à cette époque, toujours pâle et claire, était trouble, et déposait un sédiment briqueté ; on observait, en outre, à la peau, des phlyctènes de différente grosseur, et qui étaient remplies d'eau ; il s'y joignit même dans la suite des aphtes. Dès cette nuit, on put compter sur une amélioration sensible ; cependant la convalescence fut encore longue, et dura près de trois semaines, jusqu'à parfaite guérison.

Il serait difficile, ajoute M. Hufeland, d'expliquer un tel fait, à l'aide de la théorie de Brown ; car dans ce degré d'asthénie indirecte, si voisin de la mort, sans un nouveau stimulus qui fût capable de donner à la nature un surcroît de force, on ne pouvait point espérer sauver la malade. Qui

oserait méconnaître ici cette puissance médicatrice de la nature , qui , dans un état en apparence désespéré , peut seule manifester une aussi grande énergie , faire prendre à la maladie une nouvelle forme , arrêter , comme subitement , une dissolution si prochaine , en donnant , pour ainsi dire , une nouvelle vie à l'organisation toute entière.

Entre ces deux extrêmes , c'est-à-dire le plus haut point d'excitabilité et la stupeur , il y a une infinité de degrés intermédiaires , qui exigent autant de nuances et de modifications dans la méthode curative. Mais avec de bons principes , on peut facilement y rapporter les phénomènes qui se présentent. Si dès le commencement on a fait usage d'excitans plus forts qu'il n'était nécessaire , on doit les continuer jusqu'à ce que les forces , en se rétablissant , annoncent qu'il est convenable d'en diminuer graduellement la dose. Mais , d'après l'expérience des praticiens les plus consommés , le vin d'une bonne qualité est toujours le meilleur excitant , et celui dont généralement on tire le plus grand avantage.

La théorie de Brown et de ses partisans , observe très-judicieusement M. Hufeland , a éveillé de nos jours plus particulièrement l'attention des praticiens sur le différent mode d'action des excitans diffusibles et des excitans fixes ou toniques. Elle a en quelque sorte régularisé , d'une manière plus avantageuse et plus utile dans la pratique , l'emploi de

ces précieux moyens, et déterminé avec plus de précision les circonstances qui en réclameraient ou en proscriraient réciproquement l'usage.

Les stimulans fixes ou toniques, indépendamment de la propriété qu'ils ont de ranimer l'activité des forces vitales, semblent fournir, en outre, quelques principes nutritifs. On sait qu'après les alimens, les substances qui paraissent appartenir plus particulièrement à cette classe sont les astringens tirés du règne, soit végétal, soit minéral; les amers, mais sur-tout le quinquina, et toutes les substances qui, en se rapprochant de sa nature, partagent nécessairement plus ou moins ses propriétés.

En général, les excitans fixes et toniques sont bien moins convenables au commencement d'une fièvre, que vers la fin; ils seraient indubitablement contraires dans tous les cas où il y aurait amas de saburres gastriques dans les premières voies. Cette circonstance établit cependant un point de discussion entre beaucoup de médecins, relativement à l'emploi du quinquina. On s'est demandé souvent, dans toutes les fièvres qui ne sont pas pernicieuses, avant d'administrer ce fébrifuge, doit-on ou ne doit-on pas employer préliminairement les évacuans? Quoique la langue très-chargée indiquât l'amas de saburres gastriques, on a mille et mille fois, disent les Browniens, donné dans ces cas, et même avec succès, le quinquina: oui, sans doute; mais

l'état saburral et gastrique des premières voies n'est pas toujours spécialement indiqué par une langue sale et chargée, puisqu'elle peut ne l'être souvent qu'à raison d'un défaut dans les sécrétions lymphatiques de cet organe.

Dans les cas où la langue est brune et noirâtre, ce qui annonce une dissolution, un état putride des humeurs, l'usage du vin, du quinquina, des stimulans les plus actifs devient alors indispensable; on tuerait le malade si on purgeait. L'emploi du quinquina nettoie, dans ce cas, très-promptement la langue.

Dans les fièvres inflammatoires la lymphe coagulable couvre souvent la langue d'un enduit épais, blanchâtre quelquefois, même noirâtre. Le nitre, les antiphlogistiques, et la saignée même, dans plusieurs cas, ont, au bout de quelques heures, parfaitement nettoyé la langue. Mais toutes les fois qu'il y aura un amas de saburres gastriques dans les premières voies, si l'on fait indiscrètement usage du quinquina, le malade se plaindra bientôt de crampes et de douleurs d'estomac, de constipations, quelquefois même de diarrhée; il aura des maux de tête, des étourdissemens; la fièvre et la chaleur augmenteront.

Lorsque la fièvre nerveuse se trouve compliquée de catarrhe, de rhumatisme, les stimulans fixes n'y conviennent point; les évacuations critiques de la matière morbifique sont ici nécessaires, et ces moyens

les arrêteraient. Il y a aussi plusieurs affections locales qui doivent en interdire l'usage , sur-tout lorsque le poumon et le cerveau se trouvent affectés, et dans un état inflammatoire caractérisé par le délire , l'assoupissement , une respiration précipitée, douloureuse, une expectoration sanguinolente , signes qui doivent être ici de la dernière importance, parce qu'il y a des cas où ils ne sont que symptomatiques et purement l'effet de la grande faiblesse du système nerveux. L'emploi du quinquina, dans cette dernière circonstance , a pu offrir quelques résultats heureux , mais le plus souvent il n'a fait , au contraire, qu'aggraver le mal. Une méthode antiphlogistique, l'application des topiques émolliens, les sinapismes, vésicatoires, ventouses scarifiées, etc. , réussiroit généralement beaucoup mieux, et feront disparaître les accidens.

Il y a sans doute lieu de s'étonner que dans une fièvre nerveuse , où tous les symptômes généraux annoncent une prostration extrême des forces, il puisse exister des inflammations locales ; mais , l'expérience des praticiens le prouve , et , d'ailleurs, on conçoit sans difficulté que les réactions qui se font sur le cerveau , le poumon, etc. , peuvent, en y accumulant le sang, produire cet état inflammatoire purement local, et que ne partage point tout le système artériel ; cependant ce n'est guère qu'au début de la maladie qu'on peut en observer des exemples assez fréquens pour mériter toute l'attention du médecin, et prévenir des méprises fâcheuses.

Le plus souvent les fièvres nerveuses ou adynamiques manifestent une disposition colliquative très-prononcée ; leur convalescence est très-longue, et force d'insister long-tems sur l'usage des toniques et des excitans fixes. C'est alors que les bons alimens doivent être regardés comme les meilleurs excitans, parce qu'ils produisent sur nos organes un effet stimulant plus long-tems continué ; mais il faut que l'estomac puisse les digérer facilement, et qu'ils ne le fatiguent point.

Comme le délire et la phrénésie se rencontrent assez ordinairement dans les fièvres nerveuses, et qu'ils dépendent, soit idiopathiquement, soit sympathiquement, de l'état du cerveau, ils méritent donc une attention toute particulière de la part du praticien. Ces accidens peuvent être, comme l'apoplexie, qui s'en rapproche à beaucoup d'égards, l'effet d'une disposition sthénique, asthénique ou spasmodique des systèmes circulatoire et nerveux ; car, selon l'expression de Selle : *Movet insaniam quidquid nervos convellit aut infirmit.* Ils peuvent être aussi très-souvent déterminés par l'état des premières voies qui se trouvent chargées de saburres gastriques, une constipation opiniâtre, les métastases, la présence des vers, etc.

Si ces accidens sont l'effet d'une extrême faiblesse jointe à une diminution de la sensibilité, ce qu'annonce un pouls petit, faible et enfoncé, un défaut de réaction proportionnelle à l'action des différens

excitans, tous les symptômes se réunissent ici pour indiquer la méthode stimulante. Il faut donner les vins les plus généreux, et à haute dose; il faut de même employer la serpentinaire, le quina, le camphre, l'éther. Il faudra avoir recours aux sinapismes et aux vésicatoires, aux lavemens avec la valériane, etc. On voit bientôt alors le pouls se relever et le délire se dissiper.

Mais quelquefois le délire dépend d'une faiblesse nerveuse avec excès de sensibilité. Il existe alors un véritable état spasmodique, que constate un pouls petit, mais en même-tems dur et inégal; on observe, en outre, des soubresauts dans les tendons, des hoquets, des tremblemens dans tous les membres. Tout annonçant donc une trop grande excitabilité, le délire s'augmenterait, en s'aggravant par l'usage du vin et des autres excitans spiritueux. Le musc et l'opium sont les remèdes qui conviennent ici; il faut y joindre les épithèmes froids sur la tête, des bains de pied tièdes, et même des bains entiers. Les lavemens anti-spasmodiques seront encore ici fort utiles. M. Hufeland dit avoir retiré, dans ce cas, le plus grand avantage de l'extrait de jusquiame. Les vésicatoires et les sinapismes peuvent être aussi d'un grand secours, en dissipant l'état spasmodique, conjointement avec les autres moyens.

Souvent dans le délire le regard est farouche, les yeux enflammés et injectés, le visage très-ani-

mé, les carotides battent avec force ; le malade est dans un état à demi-soporeux ; il porte souvent la main à la tête : cet état annonce l'inflammation du cerveau, laquelle peut être ou *active*, c'est-à-dire dépendre d'une réaction trop forte de la part des vaisseaux artériels, ou *passive*, c'est-à-dire tenir à une congestion sanguine occasionnée par la faiblesse des vaisseaux veineux. Le vin et les excitans, si on en fait usage, augmentent alors sensiblement le délire. Toute méthode stimulante aurait promptement de très-fâcheux effets ; il faut avoir recours aussitôt à la saignée et aux anti-phlogistiques, auxquels il convient d'associer des anti-spasmodiques.

Enfin le malade aura le délire ; mais on verra, presque à chaque instant, la pâleur et la rougeur du visage se succéder ; les mains, la mâchoire, les lèvres tremblent continuellement ; le malade touche souvent la région épigastrique, quelquefois même il la frappe comme pour indiquer que c'est là le foyer de la cause excitante qui occasionne sympathiquement le délire. Dans ce cas, sur-tout au commencement de la maladie, lorsque la fièvre n'a point encore épuisé les forces, un vomitif, des évacuans salins, les minoratifs, des lavemens émolliens sont les moyens qui conviennent le mieux. Mais relativement à l'emploi du vomitif, il faut observer qu'il y a les plus grands ménagemens à prendre, lorsqu'il existe des signes d'inflammation pleurétique et péripneumonique.

Ce sont les fièvres nerveuses apoplectiques; ce sont les fièvres nerveuses avec phlegmasie des organes pulmonaires, qui offrent aux praticiens les complications les plus graves, et qui sont si promptement et si souvent mortelles. Si dans ces circonstances on néglige la saignée, qui est indispensable; si l'on ne place sa confiance que dans l'emploi des anti-spasmodiques, l'inflammation augmente alors très-rapidement d'intensité, et il se fait en peu de tems un épanchement qui enlève le malade. Il faut donc alors, dès que les symptômes inflammatoires sont diminués, donner un peu de vin, mais le délayer dans le bouillon. On doit en même-tems avoir recours aux tisanes, aux potions pectorales et mucilagineuses, dans lesquelles on fait entrer l'éther, l'esprit de mindérerus ( acétate ammoniacal ), la valériane, aux bols de camphre avec le nitre, mais sur-tout aux vésicatoires, soit sur la poitrine, soit aux gras des jambes, et aux sinapismes appliqués à la plante des pieds.

Les complications gastriques beaucoup plus fréquentes sont cependant moins dangereuses, pourvu que les diarrhées excessives, qui peuvent en être si souvent l'effet, n'augmentent pas le mal en affaiblissant prodigieusement le malade. Lorsque les vomitifs ont été convenablement employés, on doit s'occuper ici, sans doute, de diminuer, d'arrêter même ces évacuations qui, lorsqu'elles ne sont point critiques, fatiguent et épuisent en pure perte

le malade. Il faut, dans cette intention, joindre aux anti-spasmodiques, aux fortifiants, aux potions cordiales, l'opium et les astringens. Les vésicatoires dont on entretient la suppuration ont été, d'après l'observation des meilleurs praticiens, infiniment utiles, sur-tout si la constitution atmosphérique et le tempérament du sujet le disposait aux affections rhumatismales.

Je ne pouvais pas me permettre d'entrer ici dans tous les détails qu'exigerait un ouvrage spécialement consacré aux fièvres nerveuses; mais j'ai dû m'arrêter sur les points de doctrine les plus essentiels, susceptibles de quelques éclaircissemens, et qui sont relatifs aux complications inflammatoires gastriques et putrides; complications qui rendent si souvent funestes les fièvres nerveuses, comme le prouve l'histoire de différentes épidémies. S'il s'est présenté, et s'il se présente encore journellement de si grandes difficultés dans le traitement des fièvres nerveuses, comme dans celui de plusieurs autres espèces de fièvres, c'est qu'on néglige beaucoup trop d'étudier l'histoire comparée des maladies, qu'on ne suit généralement pas avec assez d'exactitude l'effet que produisent, sur les symptômes qui les caractérisent et les spécifient, les divers moyens thérapeutiques que l'on met en usage. Trop souvent, esclave de la théorie qu'il a adoptée, le médecin lui sacrifie presque toujours les résultats pratiques les plus précieux et les plus intéressans, en mé-

connait par fois toute l'importance, ou n'en donne qu'une explication très-errouée, et qui ne leur convient sous aucun rapport. C'est sans doute là une des raisons pour lesquelles la lecture d'un assez grand nombre d'ouvrages - pratiques, rédigés d'ailleurs d'après un très-bon plan, est généralement si peu fructueuse.

---

SECTION SECONDE.

---

MALADIES CHRONIQUES.

---

CHAPITRE PREMIER.

*Remarques générales sur cette classe de maladies.*

---

LES nosologies les plus estimées ne nous présentent point les maladies divisées en maladies aiguës et chroniques ; mais cette distinction réellement pratique, et que Bichat avait lui-même adoptée, offre cependant quelques avantages qui peuvent autoriser à en faire secondairement usage. Toutes les maladies chroniques, de même que les maladies aiguës et fébriles, dépendent également d'un dérangement dans l'équilibre des puissances dynamiques et plastiques. On y observe également, dans toutes, divers phénomènes qui dépendent d'ano-

malies de sensibilité, d'irritabilité, d'activité vitale, de conformation, d'affinité, de productivité, ou enfin d'anomalies dans l'exercice des fonctions intellectuelles.

Les maladies chroniques se rapprochent également, sous un autre rapport, des maladies aiguës. Il y en a qui sont, sur-tout dans l'origine, essentiellement inflammatoires; quelques-unes ont un caractère nerveux très-prononcé; d'autres tiennent à un état cachectique, et manifestent dans leurs divers accidens une altération vraiment spécifique de nos humeurs. Dans toutes, la prédominance des forces compressives et expansives, ou en d'autres termes, cette tendance des forces vitales du centre à la périphérie, ou de la périphérie au centre, est plus ou moins facile à apprécier par tous les effets qui en résultent.

Quoique les maladies aiguës et chroniques se ressemblent sous certains rapports; quoiqu'elles dépendent réellement des mêmes causes, elles nous offrent cependant plusieurs différences très-importantes. Dans la plupart des maladies fébriles, il est quelquefois assez facile d'en suivre la marche; on est aussi le plus souvent à même de diriger leur traitement d'une manière convenable, d'après des principes plus exacts, plus sûrs, et dont les circonstances laissent mieux apprécier les modifications indispensables. Mais dans les maladies chroniques, la marche de la nature y est beaucoup plus lente,

plus cachée, et beaucoup moins régulière ; elle y est sujette à une infinité de variations que déterminent la nature même du mal, les révolutions de l'âge, le changement de climat, de saison, et les diverses méthodes de traitement mises en usage pour détruire le germe de la maladie, ou en opérer ce qu'on appelle la cure radicale.

Les accidens pathologiques, qui caractérisent les diverses maladies chroniques, sont généralement assez durables pour qu'on puisse les rapporter facilement à des affections adynamiques, spasmodiques, paralytiques et cachectiques : quelques-unes de ces dernières affections étant décidément contagieuses. Mais le plus souvent, les différentes maladies chroniques offrent des symptômes qui dépendent d'une complication très-marquée de ces affections primitives.

Les mêmes circonstances qui rendent chaque âge, chaque sexe, selon le tempérament, le climat, les saisons, etc., etc., sujets à telle ou telle maladie aiguë, disposent aussi plus particulièrement à certaines maladies chroniques.

Il y a des maladies chroniques qui sont le résultat de maladies aiguës antérieures, soit que ces maladies occasionnent par elles-mêmes une décomposition spécifique de nos humeurs, soit que ces maladies aient été mal jugées, c'est-à-dire qu'elles n'aient eu que des crises imparfaites. Nous en voyons journellement des exemples dans la pratique, à la

suite de la rougeole, de la petite vérole, etc., etc. A combien de maladies chroniques, la syphilis, et peut-être plus souvent encore le mercure mal administré, ne donne-t-il pas lieu ?

Il y a beaucoup de maladies chroniques qu'on regarde comme héréditaires, plus exactement peut-être dans le sens que nous recevons de nos parens, cette disposition physique qui nous rend propres à contracter une maladie à laquelle ils étaient l'un ou l'autre sujets. Les phthisiques, les goutteux, comptent souvent dans leur famille des personnes qui étaient atteintes de la même maladie. Il y a tout lieu de croire, à cet égard, qu'une éducation physique soignée, jointe à un régime convenable, pourrait peut-être prévenir le développement d'une maladie dont on ne s'occupe quelquefois que quand il n'est plus tems d'y remédier.

Tous nos organes s'usent nécessairement, c'est-à-dire qu'ils perdent tous par l'exercice, par le poids des années, cette activité dont ils jouissaient dans la force et la vigueur de l'âge. L'époque affligeante de ce dépérissement peut être accélérée par une infinité de circonstances, et c'est alors que commence à se développer le germe de beaucoup de maladies chroniques.

Dans l'histoire des maladies, soit aiguës, soit chroniques, une foule de faits nombreux et intéressans viennent, d'une autre part, se rattacher à cette belle idée dont Borden a su tirer un si grand

parti dans ses considérations sur les maladies chroniques, savoir : qu'il existe dans chaque individu un organe relativement plus faible ou plus fort. C'est presque toujours l'organe plus faible, et ceux dont les fonctions en dépendent, qui, dans les maladies chroniques, se trouvent le plus grièvement affectés. Dans les maladies chroniques, l'affection qui les caractérise se borne le plus souvent à un organe particulier, et ce n'est que secondairement que le système entier de la constitution s'en trouve intéressé. Nous sommes à même d'observer l'exactitude de ce principe dans la succession des symptômes qui manifeste le développement du vice cancéreux, écrouelleux, syphilitique, dartreux, etc. Il ne suffit plus alors de faire disparaître l'accident local, il faut en quelque sorte renouveler, régénérer, pour ainsi dire, la masse entière des humeurs, d'où il résulte que le traitement, dans ces cas, lorsqu'il paraît promettre des succès, doit être plus ou moins long, selon l'ancienneté du mal, la gravité des symptômes et d'autres causes accidentelles.

Mais il est une époque où les maladies chroniques, soit qu'elles aient été exaspérées par un traitement qui ne leur est convenable en aucune façon, soit d'elles-mêmes, sont devenues tout-à-fait incurables, et c'est ce qui a lieu pour le premier cas dans les anévrismes considérables, dans des dilatations variqueuses, l'oblitération des vaisseaux, le rétrécissement contre nature de portions

plus ou moins considérables du tube alimentaire , les épanchemens de fluides hétérogènes dans des cavités qui leur sont étrangères. Dans le second cas cette circonstance tient souvent à l'emploi trop long-tems prolongé de médicamens actifs qui , en manquant le bat , finissent par épuiser entièrement les forces vitales, quelquefois à l'ennui et au découragement des malades qui renoncent trop tôt à des moyens qui , continués le tems nécessaire, auraient pu leur sauver la vie.

Il s'est présenté dans la pratique plusieurs circonstances où l'on a observé que des maladies chroniques , que l'on regardait comme incurables , ont été guéries par le développement de maladies aiguës qui , en cédant au traitement ordinaire , ont fait disparaître jusqu'aux moindres traces de ces affections chroniques.

La sensibilité et l'irritabilité diminuant généralement dans les maladies chroniques , elles s'accompagnent presque toutes d'un affaiblissement très-prononcé dans les forces digestives, d'où naissent la fièvre lente et le marasme qu'on observe si souvent dans les nombreuses affections de cette classe.

Cette alternative de chaud et de froid qu'on y ressent si fréquemment , tient à un caractère nerveux inséparable de quelques-unes , tandis que dans beaucoup d'autres on y éprouve presque continuellement une chaleur âcre et mordicante.

C'est à l'aide d'une altération souvent très-sensible dans les divers traits de la physionomie que les praticiens peuvent reconnaître d'une manière assez sûre les différentes espèces de maladies chroniques. Dans les aliénations mentales chroniques, on observe généralement des altérations frappantes dans la forme du crâne et la coupe de la figure. On remarque aussi dans l'angle facial des variétés qui leur sont également particulières.

Si les altérations physiques sont si fréquentes dans les maladies chroniques, il n'est pas rare d'observer de même, dans un assez grand nombre, la diminution et l'affaiblissement des facultés intellectuelles, des mouvemens fréquens d'impatience, un découragement complet, une tristesse profonde qui annoncent combien le malade a lui-même peu d'espoir de sa guérison.

Le professeur Dumas (1) observe très-judicieusement que dans le traitement de plusieurs affections chroniques, qui reviennent périodiquement, on a beaucoup exagéré l'application de la méthode proposée par Medicus d'employer le quinquina pour combattre ces sortes d'affections. Souvent, en augmentant la diathèse inflammatoire, ce précieux fébrifuge a fait réellement du mal et aggravé les symptômes.

---

(1) Voy. Dumas, *Maladies Chroniques*, pag. 91.

Les maladies chroniques, quant à leur marche, leurs périodes, leurs durées, les révolutions, les crises et les terminaisons qui leur sont ordinaires, ne présentent ni la même régularité, ni les mêmes subdivisions que les maladies aiguës. Leurs périodes sont des périodes de mois et d'années, mais les révolutions naturelles qui terminent le plus souvent les maladies chroniques sont des abcès, des dépôts, des épanchemens purulens ou lymphatiques dans les diverses cavités. Quelquefois les maladies chroniques se terminent par d'autres maladies chroniques consécutives, et dans d'autres circonstances elles succèdent à des maladies aiguës qui les ont précédées.

Aux observations que nous venons de faire doit se joindre une des considérations les plus importantes dans l'examen des symptômes que nous présentent les maladies chroniques. On sent en effet qu'outre les changemens respectifs qui peuvent avoir lieu dans les divers tissus, il n'est pas permis de négliger cette espèce d'altération humorale qui s'y joint, et qui peut être considérée comme en étant ou la cause ou l'effet.

Mais, malgré toutes les connaissances que la chimie nous a mis à même d'acquérir, dans ces derniers tems, sur la composition de nos humeurs, nous sommes encore bien loin de pouvoir déterminer la nature des principes auxquels on doit attribuer les altérations spécifiques qui s'y développent dans les diverses maladies chroniques.

L'état d'épaississement ou de viscosité, un défaut de cohésion entre les élémens qui composent nos humeurs, et qui en amènent tôt ou tard la dissolution, la prédominance de l'un ou de l'autre de ces élémens, une énergie plus forte, ou l'épuisement des forces vitales dans les fonctions des systèmes nerveux, sanguins ou lymphatiques, leur aberration, doivent sans cesse éveiller l'attention du praticien. Sans ces considérations importantes, comment serait-il à même de suivre avec exactitude les effets les plus ordinaires qui se manifestent dans les maladies chroniques, comme ceux qui se présentent le moins souvent à son observation.

Le diagnostic des maladies chroniques, en général, se compose sans doute de la connaissance des faits et des phénomènes dont nous avons déjà parlé ; mais il y a des parties et des systèmes d'organes, comme l'ont observé plusieurs praticiens, où les maladies chroniques se forment et se développent plus fréquemment. Les personnes qui, par l'inertie même des mouvemens du cœur et du système artériel, sont d'une constitution débile et languissante, se trouvent disposées aux maladies nerveuses adynamiques, aux engorgemens glanduleux, à la lencophlegmatie et aux différentes espèces d'hydropisies. Chez elles on a souvent trouvé par l'autopsie cadavérique des anévrismes du cœur et des gros vaisseaux. Cependant le système vas-

culaire semble n'avoir qu'une faible aptitude aux maladies chroniques, en comparaison des systèmes nerveux et lymphatiques.

L'état asthénique des forces vitales, d'où résulte une atonie générale de tous les systèmes, est très-propre à favoriser la décomposition des humeurs. Elle dispose singulièrement aux ulcérations, aux éruptions chroniques, sur-tout lorsque l'organisation de la peau se trouve altérée dans sa consistance, sa forme, sa texture et sa couleur.

Parmi les maladies chroniques, il y en a plusieurs dont la cause est absolument étrangère aux dispositions sthéniques ou asthéniques, à l'état des humeurs, aux influences de l'air, des alimens, etc. On peut citer entre autres, parmi les affections cutanées chroniques, la gale. Elle est une de celles que, d'après les observations de Moufler, Mead et autres, on est en droit d'attribuer à la présence d'un insecte particulier, et qu'on parvient à détruire, assez facilement et sans danger, avec les préparations de soufre. On a trouvé des vers dans le cerveau, le foie, les reins et autres organes. Leur présence occasionne des accidens qui, presque toujours, prennent le caractère chronique; mais lorsqu'ils sont en très-grand nombre dans les intestins, ils donnent alors bientôt naissance à des fièvres gastriques, dans lesquelles se développent avec assez de rapidité des symptômes nerveux et ataxiques.

Si presque toutes les maladies chroniques paraissent recevoir des modifications plus ou moins variées, à raison de l'âge, du sexe, du climat, des saisons, des tempéramens, et même des passions et habitudes, elles n'en dépendent cependant pas toutes essentiellement, quant à leur cause, quant à l'ensemble des symptômes qui en caractérisent et le genre et l'espèce.

La syphilis, par exemple, sauf l'intensité variable des symptômes, est toujours la même, quant à sa nature et à son caractère particulier, dans des latitudes bien différentes. Il en est ainsi de beaucoup d'autres maladies chroniques. La fièvre hectique, la toux, l'oppression de poitrine, une expectoration purulente, sont, pour les contrées septentrionales, comme pour celles du midi, des signes caractéristiques de la phthisie pulmonaire, le plus souvent suite de tubercules ou d'hémoptysie. Les douleurs de goutte, quoique moins fréquentes et moins intenses dans les pays chauds, se font également sentir dans tous les climats, et affectent les mêmes parties, chez ceux qui, doués d'un tempérament pléthorique, abusent des plaisirs vénériens, se livrent aux excès de la bonne chère, et usent immodérément des liqueurs spiritueuses.

Il paraîtrait donc que les agens extérieurs ont moins d'influence dans les maladies chroniques, que dans les maladies aiguës. Quant aux conditions et aux circonstances individuelles qui favorisent le

développement et les progrès des maladies chroniques, elles se rapportent en résumé (1), 1.° à la proportion respective des forces et de l'action vitale, dans tout le corps et dans ses divers organes, soit isolés et distincts, soit assemblés et réunis en systèmes; 2.° aux qualités physiques des solides et des fluides; 3.° à la disposition particulière, qui rend chaque individu susceptible d'être diversement affecté par l'usage des mêmes choses, ou par l'impression des mêmes agens; 4.° au rapport de ces trois circonstances avec l'énergie et les formes de la constitution.

Le pronostic, dans les maladies chroniques, est moins facile et beaucoup moins sûr que dans les maladies aiguës. En y faisant entrer toutes les considérations relatives à l'âge, au sexe, au tempérament, à l'influence des agens extérieurs, on reconnaît bientôt qu'il doit toujours dépendre de la nature du mal, de l'organe affecté, des changemens plus ou moins favorables que produisent les méthodes curatives. Quelquefois la maladie est susceptible de guérison, et le malade guérit en effet radicalement. Dans d'autres circonstances, la cure ne pouvant être qu'incomplète, palliative, le malade doit se faire une raison, et s'astreindre à un régime qui, en éloignant les accidens, rendra le

---

(1) V. Damas, Mal. chroniques, p. 501.

mal supportable , et prolongera dès-lors sa carrière.

Dans des lésions organiques très-graves , dans la phthisie pulmonaire , lorsqu'elle est parvenue au troisième degré , et même assez souvent au second , quel est le médecin qui oserait ( du moins sans compromettre sa réputation ) se hasarder de promettre une guérison ? Combien d'hydropisies se terminent par la mort , pour quelques-unes qu'on parvient à guérir. Hippocrate lui-même , dans le traité de *Morbis* , sect. V.<sup>a</sup> , nous a laissé quelques documens qui nous sont , à cet égard , très-utiles. « *Sunt verò minime lethales , nisi quid ipsis accedat , diuturnæ in articulos fluxiones , melancholia , podagra , coxendicum affectus , tenesmus , quartana , tertiana , stranguria , ophthalmia lepra , impetigo.* »

Si parmi les maladies chroniques , quelques-unes sont mortelles , tandis que plusieurs ne mettent point en danger les jours du malade , il y en a d'autres qui ne peuvent se guérir qu'à la longue , et qu'il est même quelquefois dangereux de guérir , comme l'ont dit et le répètent souvent les maîtres de l'art : convaincus de cette vérité , nous en avertissons sans cesse les malades ; mais , qui veut nous croire ? et combien de gens , à cet égard , ne nous rendent que trop tard justice ! C'est dans ces circonstances , que beaucoup de malades abandonnés , comme on le dit , des médecins , ou plutôt se refusant à suivre leurs conseils , ont recours aux

charlatans , à ces hommes chez qui l'imprudence tient presque toujours lieu du savoir , et qui , sans cesse tourmentés par la soif de l'or , sacrifient tout à leur insatiable cupidité ; c'est alors que pour se conserver la confiance du malade , et pour le satisfaire , il faut qu'ils le trompent : ne faisant plus que la médecine du symptôme , dirigeant tous les efforts , employant tous leurs moyens pour faire disparaître les accidens , sans jamais s'inquiéter des conséquences fâcheuses qui en résulteront tôt ou tard.

C'est un besoin , c'est un désir bien naturel pour celui qui souffre , d'éloigner la douleur. C'est un devoir pour le médecin de chercher à donner au moins du soulagement dans des maladies que la nature seule ne pourrait guérir sans la réunion de circonstances dont nous ne sommes pas toujours à même de disposer. Ce devoir indispensable justifie , en quelque sorte , les tentatives de l'empirisme. En effet , dans le traitement de plusieurs maladies chroniques , qui , en fatiguant les malades , font le désespoir des médecins , que faire , lorsque les méthodes ordinaires sont insuffisantes ou inutiles ? *Ad extremos morbos extrema exquisitè remedia optima* , a dit Hippocrate. L'expérience et l'analogie doivent donc diriger alors les vues du médecin vers des méthodes empiriques. Il se trouve alors légitimement autorisé à employer des remèdes qu'indique le raisonnement fondé sur l'expérience de leur utilité , dans des cas semblables.

Puisque les maladies chroniques sont, en général, si difficiles à guérir, le point le plus important, sans doute, serait d'indiquer les moyens de les prévenir, d'en arrêter le développement dès l'origine, et de ne point attendre une époque où bien souvent les ressources de l'art deviennent impuissantes. Mais on ne peut que rarement atteindre ce but si désirable, parce que souvent les dispositions, à telle ou telle maladie chronique, ne sont pas toujours assez prononcées pour que le malade y ait pu donner, dans le tems, une attention suffisante.

A l'apparition des premiers symptômes, on espère qu'ils n'auront aucune suite; dès-lors on les néglige, parce qu'on en méconnaît l'importance. Le mal fait insensiblement des progrès, et le médecin n'est souvent consulté qu'au moment où le malade s'y trouve forcé par la douleur et l'augmentation des premiers symptômes devenus plus graves.

Un simple engorgement glanduleux, qui existe quelquefois des années sans douleur, et dont on s'apperçoit à peine par cette raison, développera peut-être, dans la suite, une série d'accidens qui prouveront alors que la masse entière des humeurs est infectée d'un vice scrophuleux ou cancéreux. La maladie vénérienne serait rarement aussi grave que nous la rencontrons quelquefois dans la pratique, si l'on consultait les gens de l'art dès que les symptômes, qui annoncent et caractérisent l'infection, se sont manifestés: *Principiis obsta*. Au

moral comme au physique cherchons toujours à détruire le mal dans son principe.

Une des causes qui contribuent si souvent à favoriser le développement des accidens précurseurs des maladies chroniques, et même à les aggraver, c'est le zèle indiscret avec lequel des gens qui, ne manquant ni d'esprit ni d'instruction, mais sans être médecins, sans même avoir en physique, en chimie, en physiologie des connaissances suffisantes, distribuent néanmoins, à tort et à travers, dans la société, des recettes contre toute espèce de maux.

Ces recettes peuvent être bonnes ou mauvaises; mais comment, dans le premier cas, celui qui dit les tenir d'un praticien expérimenté, peut-il être sûr que les circonstances dans lesquelles il se permet d'en indiquer l'usage, sont les mêmes que celles où cet habile praticien les avait prescrites et recommandées?

L'alcali volatil fluor a été conseillé dans les brûlures et contre la piquûre des insectes. Je me rappelle à ce sujet avoir lu anciennement dans les journaux, qu'une personne s'étant, à table, brûlé la langue, un de ces prôneurs de recettes indiqua l'usage de ce moyen: l'application eut malheureusement, comme on peut le croire, des suites fâcheuses. Mille exemples de ce genre ne suffiraient peut-être pas pour convaincre ces gens-là que, dans l'emploi des médicamens, de quelque nature qu'ils soient, la connaissance et l'habitude des doses,

ne peut être que le fruit d'une longue expérience.

Tout le monde dans la société se mêle plus ou moins de médecine, et croit en avoir le droit; ce serait tout au plus un ridicule sans conséquence s'il n'en résultait pas souvent de grands abus. Cependant on s'en absten-drait si l'on voulait réfléchir, si l'on voulait convenir, même sans blesser son amour-propre, qu'il est permis d'ignorer ce qu'on n'a jamais appris, et qu'on n'a pas même dû apprendre.

Dans toutes les transactions qui intéressent et peuvent compromettre notre fortune, nous nous ferions un scrupule de ne point consulter un homme de loi; s'agit-il de la santé, quelquefois même de la vie, les dernières personnes dont on réclame les lumières et les conseils, ce sont les gens de l'art!

Les préceptes de l'hygiène doivent être, sans doute, mis à la portée de tout le monde, et plus l'art de conserver la santé sera généralement répandu, plus les hommes devront y gagner. Mais en voulant populariser la médecine, sans faire le bien dont on s'était flatté, on a fait souvent un mal auquel on ne s'attendait pas. Les praticiens qui ont publié des ouvrages de médecine domestique sont, à cet égard, tombés dans un extrême qui n'est pas sans inconvéniens, puisque ces traités de médecine mis à la portée de tout le monde atteignent si rarement leur but.

L'homme qui dérobe à des occupations d'un tout autre genre quelques momens de loisir pour lire *l'Avis au peuple*, *la Médecine domestique*, *le Manuel de santé*, etc., ne peut se flatter d'acquérir que des connaissances superficielles dans un art qui exige de si longues études, selon Hippocrate lui-même. En lisant ces ouvrages estimables, d'ailleurs, en saisira-t-on toujours le véritable sens ? Saura-t-on se mettre en garde contre de mauvais raisonnemens, de fausses conséquences ? En se trompant souvent soi-même, ne s'exposera-t-on pas à induire les autres en erreur ? On s'effraye souvent alors quand on n'a réellement rien à craindre, et l'on se croit sans aucune espèce de danger quand on a tout à risquer.

Il est arrivé souvent qu'avant que le médecin ait visité le malade, les gens qui l'entourent avaient déjà prononcé sur la nature de la maladie. On avait saigné, émétisé, purgé, parce que les ouvrages que nous avons cités indiquaient ces moyens et en conseillaient l'usage. Mais l'on ne s'était pas douté, on n'avait pas même soupçonné qu'il existe des complications qui devaient peut-être procrirer ou faire différer l'emploi de ces moyens. Le praticien peut seul lever ces obstacles, résoudre ces difficultés, non en vertu de son diplôme, qui ne lui donne de droits à la confiance publique, qu'autant qu'il sait la mériter par ses travaux, sa prudence, et une expérience consommée.

## CHAPITRE II.

*Traitement des maladies chroniques.*

EN rapportant la cause de toutes les maladies chroniques à des altérations dans les forces dynamiques et plastiques ; en les considérant par rapport aux accidens qu'elles manifestent, et que nous subdivisons en spasmodiques, adynamiques, paralytiques ou cachectiques, nous sommes à même de conclure que les indications que nous avons à remplir dans leur traitement dépendent de ces altérations ou générales ou particulières.

Les indications prophylactiques ont nécessairement rapport à l'air, aux climats, au régime, au tempérament, aux affections morales, aux différentes habitudes. Les indications curatives doivent être variées et modifiées selon la nature des diverses maladies chroniques, les systèmes d'organes qu'elles affectent, les accidens qu'elles y font naître et qu'elles y développent. Quelques-unes de ces maladies réclament une méthode qu'on nomme peut-être improprement spécifique, puisque sous l'influence de circonstances différentes, des moyens

différens peuvent guérir et ont guéri les mêmes maladies.

La phthisie pulmonaire, quand elle n'est qu'au premier degré, a été souvent guérie par le seul changement de climat. Le scorbut de mer s'est souvent dissipé comme de lui-même, lorsque le malade, en s'éloignant des côtes maritimes, peut vivre de végétaux, et rétablir ainsi, à l'aide d'un bon régime, d'une méthode tonique et fortifiante, l'énergie vitale considérablement diminuée.

L'usage modéré des préparations antimoniales, le soufre et les mercuriaux à petite dose, réussissent le plus souvent dans les maladies cutanées chroniques. Un séjour prolongé sur les bords de la mer, l'eau et les bains salés, les boissons toniques animés avec l'acide sulphurique dulcifié, la poudre de rhubarbe et de quinquina, guérissent journellement, en Angleterre et en Hollande, nombre d'enfans scrophuleux. Le mercure administré intérieurement et extérieurement fait disparaître les accidens syphilitiques. Les douleurs rhumatismales céderont le plus souvent à l'usage des sudorifiques, des bains, frictions, à l'application d'un ou de plusieurs vésicatoires. Les obstructions et engorgemens des viscères seront combattus avec avantage par les tisanes apéritives, les fondans savoneux, le fer, la scille, le mercure, la ciguë, les frictions et lotions appropriées.

La goutte, cette maladie si rebelle, dont on

parvient à pallier les symptômes, dont on éloigne les paroxysmes, mais qu'on ne guérit pas radicalement, parce que les malades se refusent trop souvent à suivre le régime convenable; la goutte céderait peut-être à l'abstinence du vin, des liqueurs fortes, à une nourriture moins recherchée, à beaucoup d'exercice, à un travail journalier et opiniâtre, qui, en fatiguant le corps, le débarrasserait d'une surabondance de sucs qui nuisent moins, sans doute, par leurs qualités, que par leur quantité.

On cite, à ce sujet, le trait d'un ecclésiastique d'un tempérament pléthorique, accoutumé à une très-bonne chère, jouissant d'un très-grand embonpoint, et qui, depuis longues années, était tourmenté de la goutte. Enlevé par des pirates, il resta deux ans esclave en Barbarie. Une nourriture peu abondante et très-frugale, un travail pénible et journalier, produisirent chez lui le meilleur effet. Il fut racheté, et revint dans sa patrie délivré de cet excessif embonpoint qui lui avait été si incommode et si préjudiciable. Les années qu'il vécut, depuis cet événement, se sont écoulées sans le moindre ressentiment de goutte.

Les passions sont les ressorts de l'homme moral; il faut savoir en maîtriser les effets, et non les anéantir. Aimables ou bienfaisantes, nos passions, en nous rendant heureux, peuvent faire le bonheur de tout ce qui nous entoure; odieuses ou

terribles, elles éloignent de nous tout ce qui est bon; tout ce qui est juste, elles n'enfantent que le mépris, la haine ou l'effroi. C'est à leur influence sur le système nerveux, c'est aux anomalies nombreuses qu'elles y produisent que sont dues ces affections spasmodiques qui nous tourmentent si cruellement, en empoisonnant notre malheureuse existence.

L'attrait si séduisant des jouissances, si nous en abusons, devient presque toujours pour nous une source de longues et cuisantes douleurs. L'excessive ambition du savoir, en affaiblissant nos organes les use avant le tems, dérange nos facultés intellectuelles, et peut nous priver à jamais de la raison.

Les lois de notre organisation nous défendent tout abus, tout excès; mais, oubliant trop souvent que la modération, compagne inséparable de la sagesse, peut seule maintenir l'équilibre entre nos passions, nous mettons sans cesse à contribution notre cœur et notre esprit, nous épuisons pour ainsi dire en un jour cette somme de forces qui ne devait se consumer que dans l'espace d'un demi-siècle.

Celles de nos affections nerveuses qui ne reconnaissent point une cause physique sont généralement l'effet des écarts de notre raison. La plupart des différentes aliénations mentales sont si évidemment produites par l'abus et l'excès des passions que les secours moraux et les consolations de l'a-

mitié deviennent ordinairement un des moyens les plus essentiels de leur traitement.

Les convulsions, l'épilepsie, le tétanos et beaucoup d'autres affections nerveuses, spasmodiques et adynamiques, dépendent souvent des lésions organiques qui affectent sympathiquement l'organisme. Ces maladies résistent le plus souvent à l'emploi des médicamens les mieux indiqués. Mais n'est-ce pas quelquefois la faute des malades ? Ont-ils toujours assez de courage, de résolution sur eux-mêmes pour s'astreindre en même-tems à un régime sévère, à la vérité, mais que leur état rend indispensable ? Sont-ils toujours assez réservés sur le choix et la quantité de leurs alimens ? Se privent-ils convenablement des jouissances vénériennes ? Font-ils assez d'exercice ? Se plaindre sans cesse de l'insuffisance des ressources thérapeutiques ; répéter que les malades ne guérissent point, et en accuser presque toujours assez indiscrètement les gens de l'art, n'est-ce pas oublier que les inconséquences et l'intempérance du malade sont souvent seules à blâmer ?

Il est fâcheux de rencontrer généralement tant d'obstacles dans la pratique civile, pour constater par des autopsies cadavériques la nature des maladies devenues mortelles. Combien cette démonstration oculaire ferait-elle découvrir de lésions organiques, tellement graves par leur nature, l'organe affecté, les effets qui devaient nécessairement en résulter, qu'elles étaient essentiellement mortelles,

et au-dessus de toutes les ressources de l'art. Sans que les autopsies cadavériques soient réellement toujours nécessaires au praticien pour augmenter ses lumières, éclairer son diagnostic, et rendre à l'avenir son pronostic plus sûr, elles serviraient au moins, dans bien des cas, à justifier sa conduite aux yeux du public. Que de connaissances précieuses, à cet égard, sont dues aux travaux de Bonet, de Morgagni, Baillie, Portal, etc.

Les différentes espèces de paralysies viennent encore grossir le nombre des maladies chroniques, qu'on regarde le plus généralement comme incurables. Cependant beaucoup de faits heureux constatent les avantages et les succès de l'électricité et du galvanisme dans les affections nerveuses. Plusieurs paralysies ont été guéries par ces moyens ; on réussirait peut-être plus généralement encore, on tirerait un plus grand parti de ces moyens, si l'on ne voulait pas quelquefois s'obstiner à ne les employer que d'une manière exclusive.

Dans le traitement des différentes affections nerveuses, on ne devrait y avoir recours que comme moyens auxiliaires stimulans, mais stimulans bien supérieurs à ceux qu'on emprunte ordinairement des diverses substances médicamenteuses.

MM. L'abbé Le Noble, Thouret et Andry, ont obtenu des succès en employant l'aimant contre plusieurs affections nerveuses. Des praticiens distingués, en Angleterre et en Allemagne, ont égale-

ment proposé l'aimant pour la guérison de l'odontalgie , de la surdité , pour celle de la paralysie et du rhumatisme. Plusieurs ouvrages estimés contiennent le résultat et les succès de leurs tentatives.

L'altération des forces *plastiques* , digestives , doit avoir nécessairement une très-grande influence dans la production de plusieurs maladies chroniques. C'est par cette raison que la dyspepsie doit être regardée comme une des causes qui disposent le plus ordinairement les individus qui en sont tourmentés , à un assez grand nombre de maladies chroniques. Cette maladie , que M. Odier (1) divise en deux espèces , a été envisagée par lui sous un point de vue plus simple et plus conforme à l'observation.

Il reconnaît , 1.<sup>o</sup> la dyspepsie par atonie , dont les symptômes principaux sont le dégoût , les gonflemens , les aigreurs , les vents , les vomissemens après le repas , les constipations habituelles , etc. ; 2.<sup>o</sup> la dyspepsie par irritabilité. Cette seconde espèce est fréquente dans les grandes villes , sur-tout chez les personnes qui ont souvent les bras en action. M. Odier a observé que les mouvemens de ces membres disposaient singulièrement à cette maladie. Les symptômes propres à cette seconde espèce sont les suivans : le malade n'éprouve aucun

---

(1) V. Journal général de Médecine , t. 40 , p. 333.

dégoût ; mais quelle que soit la nature des alimens dont il fait usage , il est toujours incommodé , une ou deux heures après le repas , d'un poids douloureux à l'estomac , de crampes , de nausées qui se terminent par le vomissement. M. Odier a découvert que l'oxide blanc de bismuth était , dans ce cas , le remède dont il retirait le plus de succès , principalement lorsque cette espèce de dyspepsie n'offrait aucune complication. On unit ordinairement l'oxide blanc de bismuth à quelques grains de magnésie ; on en donne en débutant deux à trois grains , et on réitère cette dose jusqu'à quatre fois par jour ; on peut la porter graduellement à celle de trente , toujours dans les vingt-quatre heures.

Les principaux moyens dont M. Odier fait usage pour combattre la première espèce de dyspepsie sont les stimulans aromatiques , les toniques , les amers , les ferrugineux et un régime approprié.

Les effets consécutifs d'une dyspepsie prolongée seront le plus ordinairement les obstructions et les engorgemens du système lymphatique , accidens fâcheux , rebelles , si souvent ignorés ou méconnus dans le principe , et qui se terminent tôt ou tard par la fièvre lente , le marasme , l'hydropisie et quelquefois , quoique plus rarement , le diabète.

Les différentes espèces d'hydropisies dépendent toutes d'une altération dans les diverses fonctions du système lymphatique. Dans toutes , l'atonie gé-

nérale des forces vitales les précède et les accompagne. Les différentes inflammations chroniques, quelles qu'en soient les causes, les engorgemens des glandes et des principaux viscères, en sont ordinairement des symptômes, ou précurseurs, ou consécutifs, ou concomitans.

Les urines devenues alors très-rares ne compensent plus par leur excretion les effets de cette force absorbante de la peau, et qui devient, dans ces circonstances, proportionnellement plus considérable. L'œdème des extrémités inférieures, l'ascite et l'anasarque succèdent assez souvent aux fièvres quartes dont elles sont fréquemment une des funestes conséquences.

Les différentes espèces d'hydropisies sont généralement regardées comme mortelles, sur-tout si le malade est avancé en âge, épuisé par des maladies antérieures, s'il habite un climat froid et humide, et que ses moyens ne lui permettent point de se procurer une nourriture tonique et fortifiante. C'est encore un grand inconvénient pour lui, s'il se trouve privé de vin, sur-tout le blanc, qui, rendu convenablement diurétique, remplit alors la double indication d'apéritif et de tonique. Stahl attribue en partie, et certainement avec raison, l'ascite qui suit si souvent les fièvres intermittentes, à l'abus du quinquina. Les médecins qui n'envisagent, d'après Brown, cette maladie que sous le rapport asthénique, doivent convenir, s'ils

sont de bonne foi, de l'inexactitude et de l'insuffisance de leur théorie. N'éprouvent-ils pas en effet beaucoup moins de succès dans le traitement de cette maladie rebelle, que ceux qui se sont attachés à des principes différens ?

J'ai été à même d'observer fréquemment, dans les hôpitaux, la marche des différentes espèces d'hydropisies, sur-tout de celles qui succèdent aux fièvres intermittentes. Dans les hôpitaux de Postdam et de Dantzick, elles m'ont paru généralement plus nombreuses et plus fréquentes que dans d'autres contrées de l'Allemagne, où j'ai fait le service médical. Mais en général, dans les hôpitaux de Dantzick sur-tout, on voyait peu de malades qui, à la suite de fièvres quartes rebelles, n'eussent les jambes œdématiées, la figure bouffie, et qui quelquefois ne fussent en même-tems atteints d'ascites. Plusieurs militaires sont entrés dans mes salles avec ces symptômes, d'autres les y ont contractés.

Pour prévenir des accidens qui sont si souvent la suite des fièvres quartes, doit-on toujours chercher à couper, comme on dit, la fièvre, par l'usage des fébrifuges ? Dans tous les cas où il n'y a aucune complication qui puisse faire craindre que la cessation de la fièvre soit un mal, il est convable de l'essayer ; et si le quinquina est de bonne qualité, on verra, dès les premières doses, ce qu'il est permis d'espérer à cet égard. Mais si, malgré l'emploi

de ce moyen , à des doses convenables , on s'aperçoit que la fièvre résiste , il est plus prudent d'y renoncer et d'abandonner à la nature la cure d'une fièvre qu'elle guérit si souvent , sans inconvéniens , sans danger , aux approches du printems.

Une méthode qui peut et doit être préférable dans la pratique civile , ne l'est pas toujours dans les hôpitaux militaires. En effet , les dangers auxquels se trouve exposée la santé des malades , à raison de l'insalubrité inévitable des salles de fiévreux , et les besoins du service militaire , veulent qu'on ne conserve les malades dans les hôpitaux que le tems strictement nécessaire pour la guérison.

D'ailleurs , les localités ne permettant pas toujours d'établir des salles de convalescens , on est quelquefois réduit à choisir entre plusieurs inconvéniens , le moindre ; et la guérison d'une fièvre aussi longue que l'est généralement la fièvre quarte ( lorsque cette guérison est possible ) , doit nécessairement faire place à d'autres considérations.

Le bon quinquina étant devenu très-rare pendant les dernières guerres , les officiers de santé en chef des hôpitaux , d'après les intentions du ministre , furent invités à faire l'essai des divers succédanés de l'écorce du Pérou , et à constater , par leurs expériences , les avantages qu'il serait permis d'espérer de l'emploi de ces moyens.

Aucun de ceux dont j'ai fait usage , tels que le

marronnier d'Inde, la camomille, la gentiane, la historte, le sulfate de fer, ne m'a réussi d'une manière aussi prononcée que l'arseniate de potasse. J'ai fait part à M. le docteur Sédillot, rédacteur du Journal général de Médecine, dans une lettre que je lui ai adressée, et qu'il a fait insérer dans le N.° de novembre 1813, des succès que j'ai obtenus de l'emploi de ce puissant fébrifuge.

Mes résultats se sont trouvés d'accord avec ceux qu'avaient précédemment obtenus MM. Fodéré, Des Granges et autres. Mais dans le cas d'ascite, de leucophlegmatie et autres complications, je me suis abstenu d'un moyen qui aurait certainement aggravé les accidens.

Quant à la suite de maladies antérieures ou de fièvres intermittentes non guéries, on s'aperçoit de symptômes d'hydropisie abdominale, que les jambes sont œdématisées, nul doute que le traitement ne doive être alors mixte ; aussi, dans ces circonstances, me suis-je attaché à soutenir, à ranimer les forces vitales des malades, en augmentant leur portion de vin, en leur prescrivant des potions toniques, des tisanes apéritives, les pillules du scille, de digitale, mais sur-tout en faisant usage de lotions et embrocations toniques.

Je faisais, en outre, envelopper les jambes des malades avec des linges trempés dans une forte décoction d'écorce de chêne, ajoutant par pinte une once de sel marin. Chez quelques malades, de lé-

gères mouchetures sur le dos du pied ont été pratiquées avec succès ; et deux fois la paracenthèse a réussi et sauvé les malades.

Un des moyens auxiliaires dont je ne saurais trop recommander l'usage dans le traitement des maladies chroniques, et qui m'a été souvent d'un grand secours, ce sont les frictions spiritueuses et toniques. Le procédé à suivre, pour en rendre l'effet plus sûr, est fort simple.

Je fais faire une espèce de chausson de toile, de la longueur et de la largeur de la main ; j'y fais laisser, sur le côté, une ouverture suffisante pour y passer le pouce. On trempe ce chausson dans une décoction ou infusion appropriée, à laquelle on ajoute, selon le besoin et l'indication, sur la quantité d'un verre, une ou deux cuillerées à bouche d'eau-de-vie, d'alcool camphré, différentes espèces de teintures, et quelquefois du sel marin, du muriate d'ammoniaque, de la potasse, etc.

Il faut avoir soin, avant de se servir de ce chausson, de l'humecter et de le froter légèrement avec un morceau de savon ; rien de plus facile alors que de frictionner l'estomac, la poitrine, le dos même et les autres parties du corps. C'est un moyen d'augmenter puissamment l'énergie du système cutané, de fortifier le malade, sans fatiguer son estomac par des stimulans énergiques, dont il n'est pas toujours en état de supporter long-tems les effets.

En résumé, les moyens dont on doit faire usage dans le traitement des maladies chroniques, doivent nécessairement varier selon la nature de ces maladies. Peut-être dans le traitement des affections chroniques n'attache-t-on pas une assez grande importance au régime convenable. Je dois citer, à cet égard, les heureux effets que produit dans le *radsyge* de Norwège, ou lèpre du nord (1), ainsi que dans plusieurs affections cutanées chroniques très-opiniâtres, mais sur-tout dans les maladies vénériennes rebelles au traitement mercuriel, la diète appelée *diète de faim*.

Ce régime consiste à ne donner au malade, pour toute nourriture, que deux onces de viande bouillie ou rôtie, qui ne soit pas grasse, avec autant de pain, à midi, pour dîner, et la même chose le soir, pour souper. La boisson, par vingt-quatre heures, consiste en une décoction de deux onces de racine de salsepareille ou de squine dans cinq livres d'eau commune réduite à moitié. On y joint six grains d'extrait de ciguë en pilules, à prendre soir et matin. Il est rare que l'effet désiré se fasse attendre plus de six semaines avec ce traitement. Je l'ai vu moi-même, dit M. Demangeon, employer avec tout le succès possible, contre des maladies larvées et sans caractère précis, lors-

---

(1) V. Journal général de Médecine, t. 25, p. 151.

qu'elles avaient résisté à tout autre moyen de guérison.

Outre le régime convenable dans les maladies chroniques, l'usage habituel des fruits, et sur-tout des fruits rouges, il faut avoir quelquesfois recours aux saignées, aux évacuans, quand l'usage s'en trouve indiqué. L'exercice et la dissipation y sont toujours indispensables. Les boissons, ou adoucissantes, ou apéritives, ou toniques, feront souvent plus d'effet à la longue, que des moyens beaucoup plus actifs. C'est sous ce rapport qu'on recommande si généralement l'usage des eaux minérales.

Dans le traitement des maladies chroniques, les exutoires, et principalement les cautères, deviennent indispensables, au moins pour prévenir des accidens graves, sur-tout dans les maladies qui affectent la masse entière des humeurs, et qui ne laissent guère d'espérance d'une cure radicale.

On se trouvera également bien de l'usage des lotions, embrocations, fomentations, des frictions sèches ou humides, des bains froids, chauds, de vapeurs simples ou rendues médicamenteuses selon les circonstances. L'électricité, l'aimant, le galvanisme, le changement même de climat, seront alors des moyens essentiels ou auxiliaires. Dans tous les cas, c'est sur le choix, la réunion et la continuité de ces moyens que doivent être nécessairement basés les élémens d'une méthode ou curative ou palliative.

Un des points essentiels, et qu'il est important de ne jamais perdre de vue dans le traitement des maladies chroniques, c'est de remédier aux accidens qui surviennent souvent pendant leur longue durée, et qui n'en sont, à proprement dire, que des épiphénomènes. Telles sont les douleurs, les spasmes, les convulsions, les hémorrhagies, diarrhées non critiques; dans ce cas il faut avoir recours aux moyens indiqués par la circonstance, et que le discernement du praticien le met à même de désigner de préférence.

Les anciens médecins, et Hippocrate lui-même, nous ont laissé, sur le traitement des maladies chroniques (dont plusieurs leur étaient cependant inconnues), des documens précieux et d'une grande importance, mais qui sont incomplets. Plusieurs d'entr'eux ont mieux exposé les symptômes que développé les principes du traitement des maladies chroniques. On retire, à cet égard, peu de fruit de la lecture des ouvrages de Galien, qui s'est longuement occupé des ressources que, dans le traitement des maladies chroniques, on pouvait espérer des méthodes rationnelles et empiriques. Les ouvrages d'un grand nombre d'auteurs, et sur-tout de ceux qui se sont spécialement occupés des monographies, contiennent des détails et des observations d'un grand intérêt.

Sous le rapport du traitement des maladies chroniques, les écrits de Stahl offrent d'excellentes

vues, et on en retirerait plus d'avantages si l'on ne s'acharnait pas, pour ainsi dire, à lui reprocher sans cesse que les principes de sa doctrine ne peuvent être d'aucune application dans le traitement de ces maladies. Stahl conseille toujours avec discernement l'emploi des moyens qui sont propres à ranimer, soutenir, augmenter les forces de la nature, ou qui peuvent en modérer convenablement la réaction.

Dans les affections chroniques où l'adynamie prédomine, ne conseille-t-il pas de combattre les effets du spasme par des délayans, des tempérans, des anti-spasmodiques? Selon ses sages préceptes, dans toutes les maladies qui dépendent d'altérations, d'anomalies dans les forces plastiques, il faudra joindre à l'emploi des évacuans ces préparations spécifiques approuvées par l'expérience; mais sans négliger tous les moyens capables de maintenir, entre les différentes forces vitales, cet équilibre qui conserve la santé, ou qui peut la rétablir en faisant disparaître, s'il est possible, les causes qui l'ont troublée.

Ainsi, en n'exagérant point les principes de Stahl et de ses partisans; en s'attachant à tenir un juste milieu entre une méthode dangereusement ou expectante ou trop active, on saisira l'à-propos, et l'on ne mettra jamais une trop grande confiance dans l'emploi de ces moyens perturbateurs qui, à tout risque, doivent produire un grand effet.

On se tiendra toujours en garde contre le dangereux axiôme d'un grand nombre d'empiriques ,  
*remedium anceps melius quam nullum.*

---

---

---

# ESSAI

SUR

LA PHILOSOPHIE MÉDICALE.

---

QUATRIÈME PARTIE.

---

—\*—  
THÉRAPEUTIQUE.

---

CHAPITRE PREMIER.

*Principes généraux.*

---

Nous pouvons réduire les indications thérapeutiques les plus essentielles, à celles que semble autoriser la nature elle-même, dans le traitement des maladies internes. La plupart des nouveaux médecins philosophes, en adoptant cette idée, ont sim-

plement admis, dans cette branche de la médecine, trois grandes divisions générales, c'est-à-dire qu'ils ont classé les médicamens en *calmans*, *toniques* et *évacuans*.

Cette classification est absolument la même que celle proposée par M. Bérard, dont nous avons déjà parlé ; et elle paraît, à certains égards, la plus simple et la plus naturelle. En effet, quelque variées que nous paraissent les différentes maladies, elles ne nous présentent, comme nous l'avons déjà observé, que trois indications principales à remplir : 1.<sup>o</sup> augmenter les forces quand elles sont affaiblies ; 2.<sup>o</sup> les diminuer quand elles sont excessives ; 3.<sup>o</sup> évacuer ou altérer une matière morbifique.

Mais si ce simple énoncé des principes les plus importans de l'art semble devoir en rendre la pratique très-facile, quel est le praticien qu'un long exercice de sa profession n'a pas souvent convaincu de l'impossibilité d'employer isolément et exclusivement l'une ou l'autre de ces méthodes ? Une privation absolue de toute substance alimentaire, le repos, le calme des passions, des boissons aqueuses, nitrées et oxymelées, prises en abondance, des lavemens, des pédiluves suffiront, dans bien des cas, pour calmer promptement la trop grande irritabilité des organes, et mettre la nature à même de guérir des maladies très-graves.

Dans d'autres circonstances, ces seuls moyens seraient insuffisans. L'expérience consommée pourra

seule nous indiquer alors jusqu'à quel point il faut retrancher et évacuer, pour soutenir ensuite convenablement les forces qu'un régime débilitant, trop long-tems prolongé, ne manquerait pas d'épuiser. Dans les fièvres pernicieuses, négligeant à dessein toutes considérations accessoires, n'est-on pas obligé d'avoir recours sur-le-champ au quinquina et aux toniques les plus énergiques?

Les divisions et subdivisions du théoricien peuvent être souvent bonnes et utiles, mais il est rare que, dans la pratique, elles soient toujours suffisantes. Un système médical peut nous présenter les phénomènes rangés dans un ordre plus convenable, plus commode, pour en faciliter l'étude et le classement; mais auprès d'un malade, sans une grande habitude de voir, sans une certaine facilité de distinguer les objets, de les apprécier, on se trouble, on hésite, et l'on perd un moment précieux qu'il n'est plus possible ensuite de retrouver.

On a fait avec raison, aux partisans enthousiastes de la nouvelle médecine philosophique, les mêmes reproches qu'à Brown; mais ces reproches s'adressent plus particulièrement à ceux qui, en voulant tout expliquer et tout régler, d'après leurs principes, donnent dans des travers qui pourraient bien certainement compromettre la santé et la vie même des malades.

Les premiers principes sont, sans doute, puisés dans de bonnes sources; mais on a souvent tiré de

ces principes de dangereuses conséquences , et on en a fait de très-mauvaises applications à la pratique. Ce qui le prouve , c'est que plusieurs médecins célèbres en Allemagne , après s'être montrés zélés défenseurs de cette doctrine , ont abjuré publiquement leur erreur. Ils ont trouvé ces hautes spéculations de si peu de valeur au lit du malade , qu'ils ont eu le courage de renoncer à d'inintelligibles chimères (1) , et professé depuis les sages et utiles documens du père de la médecine.

On a pu se permettre de rapporter , avec les partisans de la nouvelle médecine philosophique , les phénomènes généraux de la vie à des formes *magnétiques* et *électriques* , ou mieux encore à des

(1) Le langage thérapeutique de la plupart des nouveaux médecins philosophes est non-seulement obscur , mais même ridicule. Qu'entendent-ils par transformation des artères en veines ? Conçoit-on ce qu'ils veulent dire , en nous annonçant que le nitre est *l'artérie* dans *l'artérialité* , le mercure *l'artérie* dans *la venosité* , le musc *l'artérie* dans le système nerveux ? Les sels , ajoutent-ils , conviennent à l'artérie , les métaux à la venosité , les fleurs aux nerfs , les écorces à la lymphe. La grande analogie qu'a le système lymphatique avec la venosité est la cause des puissans effets que produisent les métaux , les racines , les écorces , dans les affections du système lymphatique , etc. , etc. Cet excès de sagesse ressemble beaucoup au délire , c'est comme le dit Hecker : *Per sapientiam insanire.*

puissances *dynamiques* et *plastiques*. On peut même dire que les maladies, considérées sous ce point de vue, ne sont que des altérations plus ou moins variées de ces forces. Mais le traitement de leurs complications si multipliées peut-il n'être fondé que sur l'application, trop souvent arbitraire, de ces principes généraux basés sur les lois du magnétisme et de l'électricité ?

Les documens et les règles thérapeutiques, conséquences souvent illusoires de ces principes, seront-ils toujours suffisans ? Existe-t-il en effet une seule de nos maladies au traitement de laquelle on pourrait rigoureusement appliquer l'action isolée des forces compressives et expansives ? On a fait et on devait faire le même raisonnement contre le système de Brown, qui se trouve être, en quelque sorte, une dépendance de la médecine philosophique. Le danger qu'il y aurait de ne s'attacher qu'aux phénomènes dépendans de l'état sthénique ou asthénique des forces vitales, justifie, à tous égards, les courageux efforts des médecins hippocratiques, pour éloigner de leur doctrine et de leur pratique ce qu'ils ont appelé le *vandalisme* de Brown.

Ce qui détruit en grande partie les idées thérapeutiques des Browniens, c'est que plusieurs phénomènes pathologiques ne peuvent être rapportés à un simple état sthénique ou asthénique, comme nous l'avons déjà fait observer. En outre, beau-

coup de substances nutritives et médicamenteuses ont une action spécifique très-prononcée sur certains organes et sur certaines humeurs qu'ils sont destinés à sécréter. Cette action spécifique est sans doute un phénomène d'excitabilité, mais qui tient à une sensibilité relative et à des affinités et combinaisons chimiques particulières. On est donc forcé d'admettre en thérapeutique, au moins comme subdivision, une méthode spécifique.

Tout le monde connaît l'odeur particulière que la térébenthine, les asperges, le pain grillé, communiquent aux urines. La sueur et les crachats s'impregnent très-sensiblement d'une odeur de soufre. Le mercure, introduit en suffisante quantité dans l'économie animale, affecte spécialement les glandes salivaires, et en augmente considérablement la sécrétion. Certaines substances facilitent et augmentent l'expectoration. Les cantharides et le nitre ont une action très-marquée sur les voies urinaires. Quelques-unes font vomir; d'autres purgent, tuent les vers. Les fièvres intermittentes se guérissent par l'usage du quinquina et autres substances qu'on désigne sous le nom de fébrifuges. Plusieurs affections nerveuses cèdent à l'usage du camphre, de l'éther, du musc, de la valériane et autres anti-spasmodiques.

Tous ces faits ne servent-ils point à justifier la dénomination de spécifiques, dénomination qu'on retrouve dans beaucoup d'auteurs qui ont écrit

avant que les nouvelles nomenclatures fussent connues et adoptées. Si l'on veut entendre par spécifique une substance qui guérit essentiellement et exclusivement telle ou telle affection morbifique, il n'y en a aucune qui puisse mériter ce nom. Mais à la rigueur, pour quiconque veut être de bonne foi, qu'importent toutes ces discussions, toutes ces distinctions purement nominales? Souvent loin de hâter les progrès de la science, elles ne font que les retarder.

Le but essentiel de la thérapeutique est de conserver la santé, de prévenir les maladies, ou d'éloigner les causes qui les ont produites. Toutes les maladies, soit aiguës, soit chroniques, manifestent des symptômes qui sont des anomalies des forces sensibles, motrices, digestives et intellectuelles. Ces anomalies ne se présentent jamais simples, c'est-à-dire seules et isolées; mais le plus souvent elles sont plus ou moins compliquées. Ainsi, par exemple, dans une fièvre gastrique on rencontre quelquefois des symptômes nerveux, gastriques, inflammatoires, putrides, tellement combinés, qu'il n'est plus possible de les traiter isolément et consécutivement.

Dans le cas où des organes, tels que le cerveau, le poumon, le foie, ou la matrice, etc., se trouveraient en même tems affectés, ces complications n'en seraient que plus graves, et forceraient le praticien à mettre dans l'emploi de ses

ressources thérapeutiques, toute la prudence et la circonspection dont il est capable.

La saignée pourra suffire pour guérir les symptômes inflammatoires, diminuer l'irritation nerveuse ; mais elle ne suffira pas pour débarrasser l'estomac de la saburre dont il est surchargé. Il en sera de même des anti-spasmodiques. Les vomitifs resteront toujours indiqués dans ces circonstances ; d'où il résulte que si les méthodes thérapeutiques sont regardées avec raison comme des subdivisions utiles dans l'enseignement, elles ne peuvent jamais être, dans la pratique, isolées les unes des autres, ni employées, en quelque sorte, exclusivement.

Les calmans et les évacuans seront quelquefois nécessaires et devront être mis en usage en même tems. Dans d'autres maladies ce seront les toniques et les évacuans. Quelquefois, comme dans les fièvres pernicieuses, les toniques seuls, et même à très-haute dose, deviendront indispensables, et devront être administrés sans délai. C'est un point de doctrine essentiel, et sur lequel on est obligé de revenir souvent.

Dans une fièvre gastrique inflammatoire, il ne serait certainement pas indifférent de commencer par le vomitif et les purgatifs pour employer ensuite la saignée. La raison en est que la turgescence sanguine est une complication d'une importance majeure, et qui peut ou précéder ou accompagner

les autres symptômes, mais à laquelle il faut d'abord porter remède, à cause de toutes les fâcheuses conséquences qui en résulteraient si l'on agissait autrement.

Lorsque les saignées, jugées nécessaires, auront été employées dans ce cas, les vomitifs dont on fera usage ensuite produiront un meilleur effet, et favoriseront ces crises naturelles qui terminent ordinairement les maladies aiguës. Les purgatifs sont des évacuans dont l'emploi n'est indiqué que lorsque la maladie est à son déclin, et qu'il s'est manifesté des signes de coction. Les anti-spasmodiques peuvent être indiqués, dès le début, par l'extrême irritabilité, tandis que dans le cas d'adynamie, d'épuisement des forces vitales, il sera convenable d'avoir recours aux stimulans fixes et diffusibles.

Il ne serait point exact de dire avec Galien, que la vraie philosophie du médecin, c'est sa seule expérience; car, en se permettant sur celle d'autrui un doute raisonnable et fondé, on doit avouer qu'il n'est pas possible de tout voir ni de tout vérifier par soi-même.

Au reste, pour toutes les indications thérapeutiques en général, le précepte d'Hippocrate *quæ ducere oportet, quo maximè vergant, eò ducenda per loca convenientia*, Aph. liv. 1. sec. 1. 21, et dont on rencontre à chaque pas des applications utiles et fréquentes, peut, en quelque sorte, suffire

au praticien pour régler sa conduite, selon l'âge, le sexe, le tempérament, les constitutions épidémiques, et assurer le choix de ses moyens curatifs.

---

## CHAPITRE II.

*Méthodes thérapeutiques.*

D'APRÈS les considérations dans lesquelles nous sommes déjà entrés, on est forcé de convenir qu'il est impossible de faire usage, dans le traitement des maladies, soit aiguës, soit chroniques, d'une méthode qui s'applique, en particulier, à tous les élémens dont elles se composent. D'une autre part, comme les phénomènes sthéniques ou asthéniques ne sont certainement pas les seuls auxquels on doive et puisse faire exclusivement attention dans diverses maladies, on a senti qu'il fallait nécessairement suivre une autre marche; on a donc regardé comme plus sage et plus utile d'adopter dans la thérapeutique quelques subdivisions indispensables.

Le célèbre Barthez admet trois classes de méthodes curatives, savoir: méthodes naturelles, analytiques et empiriques. Les méthodes empiriques, suivant le choix du traitement et son résultat, sont ou imitatives, ou spécifiques, ou perturbatrices. L'on doit, à tous égards, accorder sa confiance

aux méthodes imitatives et spécifiques. Les premières nous sont indiquées par la nature elle-même. Les secondes sont le fruit d'heureuses tentatives auxquelles le raisonnement, l'expérience des succès marqués et constans nous ont engagés de donner la préférence ; mais que n'a-t-on pas à craindre de l'emploi des méthodes qu'on appelle perturbatrices ?

Ces méthodes sont le plus souvent fondées sur les apperçus d'une théorie qui, ne permettant d'envisager que les grands effets qu'elles doivent produire, se dissimule les inconvéniens qui peuvent en résulter. Peut-on troubler impunément la marche de la nature ? Peut-on, sans courir des risques, lui donner une direction qui la contrarie dans ses vues et ses intentions ? La nature, dans la guérison de toutes les maladies, a une marche souvent conforme aux circonstances ; nous en avons la preuve dans l'ankylose. Certainement, l'ankylose est une terminaison fâcheuse de la carie des têtes osseuses, et qui a souvent lieu à la suite des dépôts dans les articulations ; mais cette terminaison soude les os, et à l'inconvénient près de la perte du mouvement articulaire ( ce qui est peu de chose aux orteils et aux dernières phalanges des doigts de la main ), elle devient la cure radicale d'accidens auxquels l'amputation, jugée nécessaire, eût pu remédier plus promptement, et qu'elle eût même prévenus.

Quel est le praticien qui oserait se flatter de produire, à volonté, des évacuations d'un autre ordre,

qui remplaceraient celles auxquelles la nature était accoutumée, et que l'on croit important de supprimer? Il n'en est point de la guérison d'une maladie comme d'un problème de mathématiques, dont on peut donner différentes solutions également courtes et élégantes; et pourvu que les conditions du problème restent toujours les mêmes, les diverses quantités connues ou inconnues, dont il se compose, peuvent être ajoutées, soustraites, multipliées, divisées et même transposées à volonté. L'étonnante variation, dont les forces vitales sont susceptibles, ne permet réellement, en aucune façon, des calculs de ce genre. Il faut se persuader qu'on peut, dans bien des cas, aider et même diriger les efforts de la nature; mais qu'il n'est jamais ni permis ni possible de la maîtriser.

La lecture des ouvrages de médecine publiés en Allemagne et en Angleterre, nous présente généralement une thérapeutique souvent beaucoup trop active, et dont les suites sont presque toujours tôt ou tard préjudiciables. Il en résulte qu'on produit, dans bien des cas, une surexcitation trop considérable, et les heureux effets qu'on en obtient ne sont, pour ainsi dire, que momentanés. L'extrême prostration des forces qui succède promptement est alors sans ressources; elle conduit bientôt le malade au tombeau. Il serait permis de rappeler, à cet égard, le précepte d'Hippocrate: *Medicus quiescere nescius, periculosus.*

Si le choix des différentes méthodes thérapeutiques est réellement d'une très-grande importance, le tems convenable pour administrer les diverses espèces de méditations dont elles se composent réclame également toute l'attention et toute la sagacité du praticien. « On peut admettre comme » précepte général, dit M. Alibert, que les subs- » tances médicamenteuses qu'on dirige sur les or- » ganes de la vie assimilatrice, doivent être admi- » nistrées dans des tems très-éloignés de la diges- » tion. Celles que l'on dirige vers les organes de » la vie de relation doivent être administrées dans » des tems où cette même vie n'est point soumise » à l'action des stimulans extérieurs. Ainsi l'opium » et les autres narcotiques produisent un meilleur » effet administrés le soir. »

Les indications générales, et les plus importantes dans le traitement des maladies, exigent, comme nous l'avons déjà dit, ou des calmans, ou des toniques, ou des évacuans. Les trois méthodes essentielles qui en dérivent, pour devenir utiles dans la pratique, ont donc nécessairement besoin de subdivisions secondaires, et de quelques éclaircissemens dont nous allons nous occuper.

En indiquant que l'action des médicamens, de quelque nature qu'ils soient, doit être ou calmante, ou tonique, ou évacuante, nous devons ajouter qu'ils peuvent être tous administrés, sauf quelques restrictions, soit intérieurement, soit extérieurement.

ment. Dès-lors , pour faciliter le classement des moyens thérapeutiques , et réduire à un plus petit nombre des subdivisions déjà trop multipliées, dont quelques-unes même sont inutiles , il suffirait de conserver comme générales les méthodes calmantes, toniques et évacuantes ; et dans l'emploi que l'on peut faire des différens médicamens dont elles se composent , on se bornerait à n'en considérer les applications variées que comme gastriques, intestinales ou cutanées. Ce sont les subdivisions qu'adopte le docteur Schwilgué , et qui , à raison de leur simplicité , me paraissent , sous tous les rapports , préférables.

La diète forme un des articles les plus importants et les plus essentiels dans les différentes méthodes thérapeutiques. On doit la considérer non seulement sous le rapport de la privation de tout aliment , mais encore sous celui de la quantité et de la qualité des différentes espèces de substances nutritives dont se compose le régime des malades. Elle est , comme le remarque le docteur Barbier , à l'article *diète* , dans le dictionnaire des sciences médicales , ou sucrée , ou acidule , ou farineuse , ou lactée , etc. ; elle peut remplir , en outre , des indications toniques , fortifiantes , excitantes.

Dans la méthode calmante , soit interne , soit externe , doivent être compris tous les moyens qui sont propres à diminuer l'énergie des forces vitales , et dont la surexcitation devient un phénomène

morbifique. Elle comprendra également les divers moyens de tirer du sang, tels que l'artériotomie, la phlébotomie, les sangsues, les ventouses scarifiées, les boissons adoucissantes oxymelées et nitrées, les lavemens, les pédiluves, les fomentations et frictions émollientes, les onguens composés de substances calmantes, anti-spasmodiques; les potions avec la valériane, le camphre et l'éther; l'opium uni au camphre et au vinaigre, les bains tièdes, les épithèmes composés de plantes émollientes qu'on fait légèrement bouillir dans de l'eau commune, à laquelle on ajoute quelquefois du vinaigre.

Il ne faut pas manquer dans tous les cas où l'on trouve que la réaction est déjà trop forte, que le malade est naturellement ou accidentellement très-irritable, de prescrire un silence rigoureux, d'éviter autant que possible toute espèce de bruit, et de ne point fatiguer ses yeux par une lumière trop vive. Dans quelques accidens décidément nerveux, on a retiré de grands avantages d'une musique douce et agréable, qui se fait entendre à une distance un peu éloignée. L'approche des personnes qui plaisent au malade, que lui-même affectionne, ou qui lui sont plus particulièrement attachées, devient encore un objet d'une importante considération, et auquel il faut toujours faire attention en pareille circonstance. L'expérience journalière fournit, à cet égard, des preuves de ces sympathies ou antipathies que fait naître ou

qu'aggrave, dans diverses affections morbifiques, une susceptibilité nerveuse plus ou moins exaltée, sur-tout chez les jeunes personnes du sexe, leurs passions généralement très-vives modifiant plus ou moins les diverses maladies auxquelles elles peuvent être exposées.

Les principaux élémens de la méthode évacuante sont les vomitifs, les purgatifs, les expectorans, les sialagogues, les errhins ou sternutatoires, les sudorifiques et les diurétiques.

La méthode tonique, interne et externe, se compose de l'emploi des substances amères toniques, astringentes, des stimulans fixes et diffusibles. Le vin, le quinquina, le musc, le phosphore, mais sur-tout les préparations ferrugineuses, ainsi que celles de quelques autres substances métalliques, y jouent un rôle plus ou moins important. Il faut y joindre l'artication, les vésicatoires, les sinapismes, le feu, l'électricité, le galvanisme, les lotions, ablutions, douches et bains d'eau froide, les fomentations aromatiques, les onguens composés de substances qui jouissent d'une propriété tonique, fortifiante. Enfin, l'exercice et toutes les ressources empruntées de la gymnastique.

Comme il se rencontre dans la pratique plusieurs circonstances qui exigent l'emploi de moyens qu'on ne saurait ranger spécialement dans les différentes classes dont nous venons de parler, plusieurs médecins ont cru devoir adopter, à leur égard, la

dénomination indéterminée de dépuratifs, d'altérans, etc. C'est pourquoi nous rencontrons dans plusieurs écrits de thérapeutique et de matière médicale, comme annexe des méthodes évacuante, calmante, tonique, une méthode dépurative, spécifique ou altérante.

Cette dernière méthode renferme les substances qui agissent sur l'économie animale, sans produire d'évacuations sensibles, sans que l'effet qui résulte de leur action puisse être regardé comme tonique ou calmant. Quelques-unes de ces substances ont une vertu admise, sous certains rapports, comme spécifique. Telles sont le mercure, le soufre, les préparations antimoniales, les crucifères, etc. Dans le traitement des affections qu'elles combattent, il faut y joindre souvent l'usage des calmans, des toniques, des évacuans et des différens exutoires, dont l'usage, dans quelques circonstances, devient indispensable.

La plupart des substances médicamenteuses dont nous faisons généralement usage peuvent s'administrer et s'administrent souvent par des applications cutanées. Le mode et la nature de ces applications ont beaucoup varié, se sont beaucoup multipliés, et c'est ce qui a fait admettre à cet égard une méthode particulière, qu'on désigne sous le nom de méthode *jatraleptique*. Elle s'est singulièrement perfectionnée dans ces derniers tems par les travaux de MM. Brera et Chrétien.

## CONCLUSION.

J'avais l'intention d'entrer dans quelques détails sur les propriétés et les effets des différens moyens thérapeutiques dont je viens de parler, mais c'eût été dépasser de beaucoup les bornes de cet essai. Je termine donc ici la tâche que je m'étais imposée. En m'occupant de la rédaction de cet ouvrage, non-seulement j'ai cherché à suivre les effets nombreux et variés des forces vitales, soit dans l'état de santé, soit dans celui de maladie, j'ai désiré en outre mettre le lecteur à même de saisir la liaison et l'enchaînement de ces forces avec les grandes lois primitives de l'Univers. C'est ce point essentiel et fondamental de la nouvelle philosophie médicale auquel je me suis plus particulièrement attaché.

Les modifications si nombreuses et si variées qui s'offrent à nous, dans l'exercice des diverses fonctions de l'organisme, sembleraient au premier coup-d'œil échapper et se soustraire, pour ainsi dire, à l'influence de ces lois générales. Nous ne pouvons, en effet, ni connaître ni compter tous les chaînons de la chaîne immense des êtres. Notre ignorance laisse nécessairement subsister de nombreuses lacunes dans nos écrits sur la contemplation des merveilles de l'Univers. Mais il suffit de nous arrêter à ce dogme important, savoir : que tous les êtres de la nature, en se rapprochant

par des propriétés qui leur sont communes, se distinguent en même - tems par des qualités qui leur sont particulières.

On a été à même de se convaincre que tous les faits que nous présente l'étude de l'économie animale, nous pourrions dire plus généralement de tous les êtres organisés, nous forcent de convenir que *l'excitabilité* est pour nous un phénomène physique du premier ordre. Il unit et enchaîne tous les autres phénomènes secondaires de la vie.

L'excitabilité n'est réellement qu'une dépendance de la sympathie ou antipathie, si l'on veut, de la convenance ou disconvenance des divers élémens de la nature, une dépendance des lois de leur union, de leur désunion continuelles ou alternatives, de leurs forces attractives et répulsives. Nous avons dit que la sensibilité est une excitabilité ou sensoriale ou nerveuse, l'irritabilité une excitabilité musculaire. Sans cette distinction si nécessaire on confondrait les modifications différentes d'une même cause, on ne concevrait plus aussi facilement pourquoi tel ou tel système d'organes, tel ou tel organe même en particulier, ne ressent exclusivement que l'impression d'un ordre déterminé d'excitans.

L'action qu'exercent les diverses substances médicamenteuses n'est qu'une excitation relative, spécifique et particulière, et qu'il est tout naturel

de croire soumise aux lois générales dont elle n'est strictement qu'une modification. Les spéculations du théoricien ne doivent point aller au-delà ; quant aux vues du praticien, elles se réduisent à constater, par une longue suite d'expériences, non-seulement la réalité de ces effets, sous le rapport physiologique, mais les circonstances pathologiques qui, dans l'emploi des médicamens, ou s'en rapprochent ou s'en éloignent.

C'est donc l'excitabilité vitale qui nous met en quelque sorte sous la dépendance de tous les êtres qui nous entourent. Elle devient pour nous un phénomène physiologique fondamental, et qui nous permet, à certains égards, d'isoler la science de l'homme de celles qui n'en sont que d'utiles accessoires. Aussi Brown, et le plus grand nombre des vitalistes modernes, s'arrêtent-ils à ce point de doctrine pour fixer les bases de leurs systèmes.

On a pu voir, en lisant l'exposé de la théorie de Stahl, combien les idées lumineuses de cet homme de génie se rapprochent de celles que nous enseignent aujourd'hui les nouveaux médecins philosophes. D'après les mêmes vues, et dans les mêmes intentions, ils ont partagé les fonctions de la vie en deux grandes classes, c'est-à-dire en fonctions physiques et psychologiques ou intellectuelles, les ramenant toutes à l'acte de connaître et de se reproduire.

Leur principal but a toujours été de multiplier

les preuves qui, dans les phénomènes si variés de la nature, constatent un dualisme universel. Dans leurs écrits ils s'occupent sans cesse de développer les lois immuables de ce consensus, de cet antagonisme, de cette harmonie, de ces contrastes que le génie des philosophes anciens et modernes nous avait souvent désignés comme effets, comme dépendances des forces attractives et répulsives.

Si parcourant leurs divers ouvrages, vous êtes parvenus à saisir le véritable sens d'expressions quelquefois métaphysiques, plus souvent inintelligibles, vous aurez dû voir que leurs recherches, leurs profondes méditations se sont toujours dirigées vers la connaissance de l'être infini, de l'éternel arbitre des destinées du monde, et qui seul, sans être enchaîné, tient dans ses mains la chaîne immense de tous les êtres dont se compose l'Univers.

D'après l'opinion de ces philosophes, le mouvement et la pensée sont les deux idées prototypes, les deux principes fondamentaux du monde phénoménique et intellectuel. Adoptant quelques-unes des idées de Platon, de Berkley, de Leibnitz et de Bonnet, ils nous enseignent que les diverses propriétés qui caractérisent les nombreux individus des trois règnes, celles qui distinguent les végétaux de l'animal, s'enchaînent par des gradations infiniment variées en s'élevant jusqu'à l'homme, que les anciens philosophes avaient si ingénieuse-

ment appelé, comme nous l'avons dit, par excellence, le *microcosme*. En effet, la nature de l'homme se manifeste sans cesse par des effets qui prouvent, d'une part, la supériorité et l'indépendance de son intelligence, de l'autre, la dépendance physique dans laquelle il se trouve des causes que nous désignons généralement sous ce nom.

Les Fichte, les Schelling, les Reinhold, et autres novateurs, ont-ils rendu à la science de l'homme autant de service que se le persuadent quelques médecins en Allemagne? Sans doute, que de nouveaux et d'ingénieux rapprochemens ont été présentés dans l'étude de la nature, que les faits particuliers se sont offerts liés d'une manière plus précise, et mieux coordonnée aux causes générales dont ils dépendent; mais l'application que ces médecins philosophes ont faite de leurs principes aux différentes branches de la médecine, telles que la physiologie, la pathologie et la thérapeutique, n'a pas eu le même succès, et ne nous a le plus souvent offert que les dangereux écarts de leur imagination, à la place des utiles préceptes de la raison et de l'expérience.

Nous arrétant à la division générale la plus naturelle et la plus simple de nos fonctions, en fonctions physiques et intellectuelles, nos principes secondaires doivent nous être nécessairement fournis par d'autres sciences. Comme nos fonctions physiques s'exercent plus ou moins rigoureusement,

en vertu des lois de grandeur, de masse et de vitesse, nous sommes sans cesse forcés, pour donner l'explication de ces phénomènes, pour en saisir tous les rapports, d'emprunter de la physique ces principes auxquels l'ont graduellement conduite les données positives acquises par une suite d'expériences plus ou moins variées.

La chimie devait et pouvait seule nous expliquer les faits qui sont sous la dépendance des forces digestives, puisqu'en effet cette force assimilatrice, qui répare à chaque instant les pertes continuelles qu'éprouvent nos différens organes, ne paraît pas agir autrement qu'en vertu des mêmes lois d'affinité, de ces lois de combinaison et de décomposition dont la chimie s'occupe spécialement.

Ce n'était que dans les profondeurs de la métaphysique qu'il était permis et possible de puiser les connaissances nécessaires pour nous élever jusqu'à celles des lois de l'entendement et de la volonté, et nous en faire même connaître les aberrations.

Mais comme tous les phénomènes de la vie s'enchaînent, en se modifiant de mille et mille manières, la philosophie médicale devait donc les considérer isolés ou réunis, et sous leurs rapports dynamiques, plastiques et intellectuels. Cette marche est la seule que le médecin puisse suivre avec avantage, pour embrasser, dans toute son étendue, la science de l'homme physique et moral.

Que l'étude de l'homme et de la nature, en ramenant sans cesse nos pensées vers les preuves évidentes de notre puissance et de notre faiblesse, soit toujours pour nous plutôt un objet d'utilité que d'orgueil ou de découragement, et pendant la courte durée d'une existence fugitive, tâchons de diriger tous nos efforts vers le bien !

J'ai cru, avec quelques auteurs dont j'ai suivi le plan, que dans l'étude de la science de l'homme, après tout le parti avantageux qu'on a su tirer de l'analyse, cette méthode synthétique à laquelle on a paru attacher, dans ces derniers tems, une si grande importance, en Allemagne, mais dont on a malheureusement tant abusé, pouvait être de quelque utilité. Mais en partant d'une donnée primitive en fondamentale, à laquelle, avec le secours de l'analyse, nous nous étions graduellement élevés, en suivant, dans une progression descendante, ses rapports et ses dépendances avec les principes des autres sciences, nous devons toujours nous arrêter de préférence à ces documens qui sont d'une application constante et plus généralement utile dans l'art de guérir.

Je ne me dissimule point les nombreuses imperfections dont un ouvrage de ce genre est nécessairement rempli ; elles me forcent de réclamer l'indulgence de ceux auxquels il est plus particulièrement destiné, et qui, jeunes encore, auraient le tems et le désir de s'en occuper.

Puisse la lecture de cet Essai leur offrir un sujet d'importantes méditations ! Puisse-t-elle leur faire concevoir l'espérance d'élever un jour , à la gloire de l'art et pour le bien de l'humanité , un monument plus durable et plus utile !

FIN.

---

# TABLE DES CHAPITRES.

---

AVANT-PROPOS,

page 5

---

## PREMIÈRE PARTIE.

### PREMIÈRE SECTION.

CHAPITRE I. Principes philosophiques,	1
CHAP. II. L'existence de Dieu, vérité première et fondamentale,	10
CHAP. III. Considérations sur l'organisation de l'Univers, sur la vie générale et individuelle,	17

### SECTION SECONDE.

#### THÉORIE DE STHAL.

CHAP. I. Principes fondamentaux,	23
CHAP. II. Physiologie,	36
CHAP. III. Pathologie et thérapeutique,	50

### SECTION TROISIÈME.

Résumé historique des progrès de la médecine, depuis  
Hippocrate jusqu'à nos jours.

CHAP. I. Hippocrate. Galien,	57
CHAP. II. Paracelse. Vanhelmont. Sylvius,	61
CHAP. III. Boerhaave,	66
CHAP. IV. F. Hoffmann,	74
CHAP. V. Système des Vitalistes,	80
CHAP. VI. Cullen,	85
CHAP. VII. Système de Brown,	88

CHAP. VIII. Théorie de l'excitation ,	95
CHAP. IX. Magnétisme animal. Philosophie de la nature ,	105

## DEUXIÈME PARTIE.

### PHYSIOLOGIE.

CHAP. I. Principes généraux ,	117
CHAP. II. Suite des considérations générales sur l'organisme ,	124
CHAP. III. Classification des fonctions et des systèmes organiques ,	133
CHAP. IV. Des forces sensitives , dynamiques et plastiques ,	142
CHAP. V. Sympathies , synergies , action et réaction des systèmes organiques ,	153
CHAP. VI. Application de la physiologie à l'hygiène ,	159

## TROISIÈME PARTIE.

### PATHOLOGIE.

#### PREMIÈRE SECTION.

##### MALADIES AIGUES.

CHAP. I. Principes de classification ,	167
CHAP. II. Méthodes nosologiques ,	174
CHAP. III. Pyrexies ,	182
CHAP. IV. Théorie de la fièvre , proposée par Darwin ,	192
CHAP. V. Remarques sur les différentes espèces de fièvres ,	200
CHAP. VI. Fièvre nerveuse ,	210

#### SECTION SECONDE.

##### MALADIES CHRONIQUES.

CHAP. I. Remarques générales sur cette classe de maladie ,	229
CHAP. II. Traitement des maladies chroniques ,	247

QUATRIÈME PARTIE.

THÉRAPEUTIQUE.

CHAP. I. Principes généraux ,	265
CHAP. II. Méthodes thérapeutiques ,	275
Conclusion ,	283

FIN DE LA TABLE.

FAUTES A CORRIGER.

---

PAGE 37, ligne 15 : *philosophe*, lisez *philosophie*.

Page 175, ligne 13 : *les*, lisez *le*.

Page 227, ligne 7 : *disposait*, lisez *disposaient*.

Page 241, ligne 14 : *tensemus*, lisez *tenesmus*.

Page 242, ligne 1 : *imprudence*, lisez *impudence*.

Page 258, ligne 23 : *du*, lisez *de*.

---

187-6 9-12/





